

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNEE.—No 873

MONTREAL, 26 JANVIER 1901

5c LE No



CLOTURE DE L'ANNEE JUBILAIRE A SAINT-PIERRE DE ROME
S.S. LE PAPE LEON XIII MURANT LA PORTE SAINTE, LE 24 DECEMBRE 1900

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 JANVIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

ENTRE - NOUS

Je me souviens avoir lu autrefois le récit lamentable de la mort d'un misérable.

Où, quand, de qui, je ne sais plus, mais cela nous importe peu.

Ce misérable était un pauvre diable de cultivateur ou plutôt de gratte-terre qui, depuis presque l'enfance avait, à grand-peine, retiré de son champ ingrat, non pas de quoi vivre, mais simplement de quoi ne pas mourir.

Un soir, il revint à la cabane qui lui servait de refuge ainsi qu'à sa compagne de souffrance, et dit à cette dernière :

—Femme, c'est fini, je ne puis plus travailler.

Et l'homme à la mine hâve, au corps usé, s'affaissa sur une chaise de bois, aussi vieille, mais moins faible que lui.

Sa femme le regarda attentivement, sans émotion, presque froidement et du ton calme des gens qui ont perdu l'habitude de sentir :

—Tu ne peux plus travailler, vieux. Ben sûr, tu ne peux plus !

—Peux plus... C'est fini...

—Eh oui, alors, c'est fini...

Comme c'était l'heure de la pitance, la vieille après avoir placé sur la table une assiette remplie d'une espèce de soupe faite avec Dieu sait quels ingrédients, se mit à manger seule.

Le vieux la regardait.

Enfin au bout de quelques instants, l'assiette étant vide, la femme remit la soupière dans l'armoire et se disposa à ravaler de vieux bas.

—Et moi, dit l'homme, je voudrais bien manger aussi, j'ai tant faim.

—Manger, toi, mais, vieux, puisque tu ne peux plus travailler, tu ne dois plus manger. Tu le sais bien.

—C'est vrai. C'est bien juste quand on ne travaille...

—Peut-être bien, mais rappelle-toi, quand ton père et ta mère sont devenus vieux comme toi, ne pouvant plus travailler comme toi, tu ne leur as pas donné à manger. Tu sais bien que tu leur as dit que quand on ne travaillait plus on ne mangeait plus.

—Tu vois bien.

Le silence se fit dans la cabane, la vieille tirant l'aiguille, le pauvre hère réfléchissant et voyant à travers les années, son père et sa mère mourant sur le chemin où il les avait jetés, ne voulant pas nourrir deux bouches inutiles. Ces vieux-là avaient fait la même chose, ses voisins en avaient agi ainsi, c'était la vieille coutume dans ce pauvre hameau de laisser mourir ceux qui ne pouvaient plus gagner.

—C'est vrai, grommela-t-il, du moment que je ne travaille plus, je ne dois plus manger.

Et il alla s'allonger sur son grabat.

Le lendemain, il était si faible que la vieille alla prier le curé de venir.

Le prêtre trouva l'homme mourant et lui donna le secours de la religion.

Deux heures après, pendant que la femme mangeait la soupe, le vieux murmura d'une voix plaintive comme un soupir d'enfant :

—Femme, il y a six écus dans le vieux bas... Pourrais-tu pas me donner à manger.

—Mais, vieux, les six écus sont pour not fioux qui va revenir du régiment.

—C'est vrai, quand on ne travaille plus, on ne doit plus...

Et le misérable trépassa.

** J'ai mal conté l'aventure, mais le fond est exact, et je me demandais si pareilles choses pouvaient être vraies, arriver dans le monde.

Hélas ! oui, cela arrive, au Canada comme ailleurs.

Si vous suivez un peu les comptes rendus des tribunaux de police ou du Recorder, vous constaterez des drames inconnus du public, en général, mais qui n'en existent pas moins.

Vous voyez, le soir, en lisant votre journal, qu'un vieillard ou une pauvre femme ont été condamnés à trois ou six mois de prison, pour vagabondage... et puis... c'est tout !

Des vagabonds, tant mieux ! Qu'on les enferme, c'est bien.

C'est bien, évidemment, puisque c'est loyal, mais c'est souvent aussi bien que mal, en ce sens que cet emprisonnement est le résultat d'une mauvaise action, non de la part du prisonnier, mais d'autres personnes que la loi ne peut pas toujours atteindre.

Exemples :

Irma Vatant, vieille femme de 69 ans, sans feu, ni lieu, épuisée, sans force, demande asile à la police. Elle ne sait ni que faire, ni où aller, et prie le Recorder de lui accorder comme grâce, le stigmate d'une condamnation.

Trois mois de prison !

Et ce n'est pas le Recorder qui est coupable, comme on pourrait le croire au premier abord. Ce bon magistrat n'a que deux routes à prendre : jeter la vieille dans la rue ou la faire admettre à la prison.

Il la condamne à contre-cœur, mais il sait qu'elle sera nourrie et aura chaud pendant quelques mois.

Et maintenant, si on va au fond des choses, on constate que Irma Vatant a un, deux, ou trois enfants qui habitent un peu partout, mais ne s'occupent pas plus de leur mère que de Colin-Tampon, et la pauvre vieille, comme le vieux dont je vous disais tout à l'heure la triste agonie, expliquant parfaitement la chose :

—Je suis vieille, je ne peux plus travailler, c'est bien juste que la "porcoration" me nourrisse et me loge.

—Mais, vous avez un fils ?

—Oui, mais il est parti depuis si longtemps.

—Et vos filles.

—Oh ! mes filles ! oui, oui..., mais elles sont mariées... Tenez n'en parlons plus. Je vais en prison.

—Et vous, père "la Tunique", vous allez donc en prison aussi ?

—Eh oui ! où voulez-vous que j'aille ?

—Votre fils.

—Joë... Joë, il est marié, c'est un bon garçon, mais, voyez-vous, il a une femme, et...

—Quoi ?

—Ben... on s'entend paé. J'peux pus travailler, alors, elle dit que je dois pas manger à rien faire. C'est peut-être correct...

Je ne cite que deux exemples dont j'ai été témoin, mais, combien d'autres, combien de drames terribles que ne connaissent que les magistrats de police et les Recorders !

** Et alors, songeant à tout cela, j'ai pensé à vous demander, à vous, mes chers lecteurs, s'il n'y avait pas quelque chose de mal, de détraqué dans notre société, puisque le seul remède à apporter au vice de la pauvreté honnête, est la prison pour vagabondage.

Ne pourrait-on pas trouver autre chose ?

Oh ! je le sais bien, il y a une, deux sociétés de refuge qui font du bien, beaucoup de bien, mais elles sont si pauvres qu'elles ne peuvent rendre beaucoup de services et ne serait-il pas temps de faire, comme en Europe, ou plutôt comme en France qui est la quintessence de l'Europe, de prélever une certaine somme sur les recettes des théâtres, cafés-concerts, etc., pour venir en aide aux pauvres, aux vieillards, aux miséreux, aux infirmes ?

On pourrait peut-être, sûrement, soulager bien des infortunes.

Toutefois, après réflexion et constatation des cas de misère, il est malheureux d'être obligé de reconnaître que, trop souvent, la misère des vieux n'est que la conséquence de la sécheresse de cœur des jeunes, et que ce sont surtout les enfants qui dédaignent leurs parents ou n'en n'ont pas soin.

Il me semblait pourtant—excusez votre chroniqueur, qui n'a jamais posé à être un modèle d'homme parfaitement vertueux, mais qui comprend la haute portée des principes de la religion—il me semble pourtant qu'il existe un commandement auquel on doit obéir :

Père et mère honoreras
Afin que tu vives longuement.

** Je crois de mon devoir de signaler les faits suivants aux personnes qui s'occupent de la grande question sociale, l'alcoolisme.

En parcourant les rapports des inspecteurs des prisons on constate que pendant l'avant-dernière année, la tempérance et l'intempérance ont parfois produit des effets assez étranges.

A Montréal, sur 2,286 prisonniers, il y a eu 1,359 tempérants et 934 intempérants.

A Québec, le résultat n'est pas le même du tout, puisque sur 307 prisonniers, on a compté 51 tempérants et 256 intempérants.

Comment expliquer alors que l'intempérance qui envoie les gens en prison à Québec les en éloigne à Montréal ? Est-ce que Montréal jouirait d'une immunité spéciale et faudrait-il admettre que la boisson y pousse les gens dans les sentiers épineux de la vertu tandis qu'à Québec, c'est tout le contraire ?

Mystère et statistique.

A Rimouski, pays sobre, la tempérance n'a pas plus de succès qu'à Montréal.

Sur 21 prisonniers, 13 étaient tempérants et 8 de doux ivrognes.

A Joliette, 30 prisonniers sur 37 étaient sobres comme des chameaux.

Gaspé n'a eu que deux détenus et tous les deux étaient des buveurs d'eau !

Dans le district de Saint-François, il est évident que la boisson produit de mauvais effets, 140 intempérants sur 192 prisonniers.

A Trois-Rivières, c'est encore pis, 260 intempérants sur 275 individus. Ce qu'on doit boire de mauvais à Trois-Rivières ! Par contre et pour rendre justice à cette belle cité, 121 personnes ne savent ni lire ni écrire.

La statistique a des beautés et des surprises stupéfiantes :

A Montréal, où l'instruction est très répandue, le vice ne fait que 509 recrues parmi les ignorants et 1777 dans les régions des savants.

A Montmagny, c'est tout le contraire, six prisonniers sur sept ne savaient ni lire ni écrire.

L'instruction a donc des effets essentiellement moraux à Montmagny et effroyablement désastreux à Montréal.

O statistique, que de sottises on dit en ton nom !

** Les statistiques, pour vous dire ce que j'en pense, à condition que vous ne le répétiez pas à d'autres, les statistiques sont aussi bêtes et aussi fausses que les dépêches télégraphiques ou pas télégraphiques qui nous arrivent du Transvaal.

Il y a deux mois que lord Roberts a annoncé au monde entier que la guerre était finie et qu'il n'avait plus rien à faire en Afrique.

Et, deux mois étant passés, on s'aperçoit lo que la guerre n'est pas finie et 2o que si le seul général qui ait commandé une armée de près de trois cent mille Anglais, est revenu chez lui, c'est que, peut-être—je dis peut-être—il s'est trompé.

Non, ce n'est pas fini, car les couturières d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, d'Irlande surtout, reçoivent tous les jours de trop nombreuses commandes de toilettes de deuil et les manufactures d'étoffes noires sont en plus grande activité que les fabriques de robes fleuries et de couleurs chatoyantes.

Du crêpe, beaucoup de crêpe, trop de crêpe et de bonnets de veuve !

LÉON LEDIEU.

AUX CŒURS GÉNÉREUX

A titre d'étudiant en médecine, j'ai l'occasion presque chaque jour à l'hôpital de me trouver en face de la misère, de la voir sous mille formes, chez des individus différents. Les cris, les sanglots, les gémissements, les soupirs de douleur ne me sont pas des inconnus ; c'est une routine journalière qu'il faut diminuer et c'est ce que le médecin s'efforce de faire.

Calmer la souffrance est une belle œuvre et digne de tout le monde.

Aux peines physiques, chacun est soumis et en éprouve l'aiguillon, c'est pourquoi sans doute, les connaissant mieux, nous sympathisons davantage avec elles.

Mais il est une peine sur laquelle je veux attirer une attention particulière. Celle-là, lecteur et vous chère lectrice, vous pouvez l'adoucir. Il suffit de suivre les battements de votre cœur.

Je nomme la pauvreté.

Un pauvre, qu'est-ce que c'est bien ? Une personne qui n'a pas toutes ses aises, et rien de plus, n'est-ce pas ? Détrompons-nous : il y a pauvre et pauvre.

Un exemple :

J'ai l'habitude assez souvent de bailler aux corniches par les rues ; je me promène le nez et les cheveux dans la brise. Ça fait faire la digestion et ça permet parfois de saisir au passage la poésie des choses qui nous frôlent ou les leçons qu'elles nous dictent.

J'allais donc, lorsque je rencontrai un ami. Après deux minutes de conversation, je sus qu'il se rendait chez des pauvres. Il m'invita à l'accompagner. J'acceptai. Il m'introduisit dans une maisonnette—ou plutôt une cabane, en une rue fort étroite. A peine était-il entré que deux petites filles, pieds nus, mal couvertes, s'élançant vers lui, lui serrèrent à pleins bras les jambes, lui pressèrent les mains de leurs délicates mains pâles et caressèrent ses doigts de leurs joues maigres et de leurs chevelures tombantes, puis le quittant tout à coup, elles courent dans la maison comme de pauvres folles en criant :

—Maman, maman, c'est le monsieur ; maman, c'est le monsieur.

Ensuite, elles reviennent, recommencent leurs caresses, courent encore, sautent, crient et, finalement, se blottissent en souriant auprès de mon ami.

On dit que la joie active la joie. Eh bien, cette joie-là attire les larmes, je vous l'assure, moi.

Le père de ces enfants a quitté sa famille depuis plusieurs semaines : une femme, cinq petits. Aucune nouvelle de lui. La femme malade, reste avec sa mère. Sans feu, sans pain, dénuée de tout, excepté de courage dû à la bonté de mon ami qui l'aide un peu et à cette énergie naturelle à la femme quand l'épreuve la frappe.

Quel contraste quand je vis, en retournant chez moi, ces belles dames dont les parures tournent la tête aux passants, ces équipages magnifiques qui font rêver des bonheurs infinis, ces somptueux étalages aux magasins et qui calment bien des envies et font couler bien des pleurs aux prunelles des miséreux.

Je vous l'avoue sincèrement, ce matin-là, je ne tournai pas l'œil pour admirer les étalages ni vos toilettes, mesdames.

J'avais du pauvre dans l'âme, j'avais du pauvre dans le cœur ; j'aurais voulu le dire partout.

En présence de telles misères, par comparaison, l'on se trouve riche et l'on ne se trouve pas assez riche. On ouvre les mains pour donner, croyant faire pleuvoir de l'or et l'on n'a que des sous.

C'est triste, ces scènes !

A quoi servirait ces lignes sans l'action ? J'en suis à la conclusion pratique de mon écrit.

Vous, vieux garçons qui recherchez ceux qui ont besoin ; vous, jeunes filles—grands cœurs—sacrifiez un petit bout de ruban, une fleurette, un bonbon, vous n'en serez sans doute pas moins aimables et certainement meilleures. Vous, mères de familles, si heureuses de voir vos enfants dans l'abondance, vous tous qui me lisez, n'oubliez pas les pauvres et si vous ne les connaissez pas et qu'ainsi se paralysent vos désirs charitables, je vous indiquerai où sont ces misères inconnues hier et que nous savons aujourd'hui. Ames généreuses, levez-vous !

ANTONIO PELLETIER, E.E.M.,
Université Laval, Montréal.

L'ESPRIT DE VOLTAIRE

Personne n'a plus contribué à faire connaître les neiges du Canada que Voltaire. C'est du reste, malgré son esprit universel, à peu près tout ce qu'il connaissait du Canada. Il avait vu quelque part qu'il neigeait chez nous plus encore qu'en Suisse, cela lui suffisait et, grelottant dans sa retraite de Ferney, il se détournait transi d'une contrée si froide.

Cette horreur du froid explique les boutades célèbres du philosophe à notre égard, plus sûrement encore que son respect pour Mme de Pompadour, également accusée d'indifférence à notre égard. Ecoutez ce cri de l'âme adressé de Ferney à Florian, au bon Florian :

Nous manquons de tout excepté de neige. Oh ! pour cette denrée, nous pouvons en fournir à l'Europe. Il y en a dix pieds de haut dans mes jardins et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie Dieu qu'ainsi soit de vous.

Et cette plain teadressée au cardinal de Bernis :

Ayant été mort, monseigneur, et enterré environ cinq semaines dans les horribles glaces des Alpes et du Mont Jura, il a fallu attendre que je fusse un peu ressuscité pour remercier Votre Eminence de ce qu'elle aime toujours ce que vous savez, c'est-à-dire les belles lettres, et même les vers, et qu'elle daigne aussi aimer ce bon vieillard qui achève sa carrière.

Enfin :

Si les hommes étaient sages, ils se mettraient toujours au soleil et fuiraient le vent du Nord comme leur ennemi capital.

Etonnons nous après cela que Voltaire ait fait de gaieté de cœur le sacrifice de quelques arpents de neige. Il y a une autre raison pour laquelle le philosophe, très pratique, fort homme d'affaires, comme on sait, croyait le Canada perdu pour la France, et s'y résignait. Voici dans sa crudité la théorie bien moderne qu'il expose dans une lettre datée de juillet 1761, au duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères :

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. Henri IV se prépare à se rendre l'arbitre de l'Europe en faisant faire des balances d'or par le duc de Sully. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. Luc n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne que parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps de Fabricius. C'est le plus riche qui l'emporte, comme parmi nous c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes et qui ensuite gouverne l'Etat. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

L'Angleterre m'embarrasse, car elle voudra toujours nous chasser de l'Amérique septentrionale ; et vous avez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

On a beaucoup disputé, au Canada et en France, pour savoir si l'on devait dire au Canada ou en Canada. Voltaire tranche la question ; il écrit couramment en Canada. Cette fois du moins, il se range à l'avis des Canadiens.

(Paris-Canada)

DARBOIS.

A LADY EDGAR

EN MÉMOIRE DE SON MARI, SIR JAMES EDGAR

Il avait bien quinze ans, et moi j'en avais seize.
— Oh ! les bons souvenirs maintenant si lointains ! —
Nous écorchions à deux la grammaire française,
Les exercices grecs et les thèmes latins.

Tout est facile à deux, on s'encourage, on s'aide ;
Et si le soc s'aheurt aux cailloux du sillon,
On s'épaule, on s'arc-boute, et quand l'obstacle cède,
Aux deux fronts le succès met un double rayon.

Notre amitié poussa de profondes racines.
Dès l'aube, quand les bois éveillé à demi
Saluaient le soleil, nos fenêtres voisines
S'ouvraient pour saluer le soleil et l'ami.

Nous étions deux oiseaux volant de la même aile
Deux anneaux, deux chaînons l'un à l'autre rivés
Hymen d'une âme sœur avec sa sœur jumelle ;
"Tères d'un autre monde ici-bas retrouvés !

Tout nous était commun, nos chagrins et nos joies.
Et nos rêves d'enfants ne s'imaginaient pas
Que l'avenir pour nous pût avoir d'autres voies
Que celles qui s'ouvraient ainsi devant nos pas.

Oh ! oui, les rêves d'or de notre adolescence !...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux ;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous.

Nous sentions sur nos fronts l'ombre d'un dieu descendre ;
Quelque chose en nos cœurs tressaillait éfaré
Sous le souffle divin qui remuait la cendre
Où dans son embryon couvait le feu sacré.

Tout éveillait chez nous de vagues rêveries :
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

Et quel panorama pour des yeux de poètes :
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux,
Dont le cadre, gradins aux fières silhouettes,
S'étagé en ondulant jusqu'aux horizons bleus !

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois — oh ! oui, dans l'ivresse ou le deuil —
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aïe,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'œil !

C'était, tout à la fois, une page d'histoire,
Un immortel poème, un merveilleux tableau,
Que cette vision du hardi promontoire
Le front dans le soleil et son ombre sur l'eau.

Et si quelque vaisseau partait au fil de l'onde,
Un vol de toile blanche à ses huniers géants,
Notre rêve suivait sa course autour du monde
A travers le désert des mornes océans.

En avons-nous choyé de ces folles chimères
Leur spectre me sourit encore, et par moment,
Je crois, en revivant ces heures éphémères,
En ressentir encor le doux ébranlement.

Hélas ! souvent la vie a des étapes d'ombres,
Où pour les voyageurs bifurque le chemin :
L'onde la plus limpide à ses profondeurs sombres
Les jours les plus dorés ont tous un lendemain.

Il partit... Un matin la brise enfla sa voile,
Qui se perdit bientôt sous le ciel vaporeux ;
Il désertait le nid pour suivre son étoile ;
D'autres zones tentaient ses pas aventureux.

partit comme un flot que la marée emporte...
était noble et bon, beau comme un demi-dieu
La gloire l'attendait sur le seuil de la porte
Ma foi dans sa fortune adoucit notre adieu.

La faveur lui sourit, le destin lui fit fête ;
Une fée à son bras, sous le feu des bravos,
Il monta sans relâche, il monta jusqu'au faite
Applaudi, salué même par ses rivaux.

Nous nous sommes revus. Hélas ! nos destinées
Avaient suivi chacune un chemin différent
Mais nous avions vieilli tous deux, et les années
Nous avaient entraînés dans le même torrent.

Pourtant, si l'âge avait, sans pitié dans sa course
Heurté chacun de nous aux branches du buisson
Rien de notre amitié n'avait tari la source,
Nos cœurs comme jadis vibraient à l'unisson.

Mais pour les plus heureux l'existence est un eurre...
Un soir il est parti, cette fois pour toujours.
Et je suis resté seul, en deuil, attendant l'heure
Où j'irai retrouver l'ami des anciens jours.

LOUIS FRÉCHETTE.

Varennes, juin 1900.

Notre-Dame de Bon-Secours

UNE AVENTURE PENDANT LA TERREUR

Suspecte ! La toute mignonne, gracieuse et charitable baronne de Blanquefort avait été enfermée dans une prison de Bordeaux comme suspecte, sous le régime de la Terreur. Suspecte de quoi ? De se faire aimer des pauvres, d'avoir conquis à elle toute la population autour de son château. Mais Tallien ne voulait pas d'aurole au front d'une châtelaine. Il exerçait en sectaire aveugle sa puissance proconsulaire.

Au moment où elle avait été arrêtée, son mari était absent. Circonstance heureuse, qui lui laissait au dehors un protecteur ; un protecteur sans influence et qui ne pouvait que se compromettre en cherchant à la sauver, mais dont elle espérait un miracle, avec la foi naïve de toute femme aimante en la puissance de l'homme aimé.

Les jours s'écoulaient sinistres. La jeune femme n'ignorait pas que l'échafaud était en permanence ; et chaque heure diminuait les chances de salut.

Un jour, la prison s'emplissant de suspectes, elle vit entrer dans sa cellule une jeune femme qu'on lui donnait pour compagne. La nouvelle venue était Mme de Fontenay.

M. de Blanquefort et M. de Fontenay s'étaient connus, et les deux femmes avaient passé quelques journées de fête ensemble à Paris.

Dès qu'elles furent seules, elles s'embrassèrent, la baronne de Blanquefort en pleurant, Mme de Fontenay plus calme et plus confiante... car elle avait obtenu la permission de voir Tallien avant d'être conduite à l'échafaud.

— Espérez ! lui dit Mme de Fontenay. Nous sommes trop jeunes pour mourir. J'ai le pressentiment que nous ne mourrons pas.

Elles restèrent rapprochées, une journée à peine.

Mme de Fontenay, mandée le soir auprès de Tallien, ne regarda plus dans la prison.

Et le désespoir s'empara de la petite baronne. Sans nouvelles de son mari ni du monde extérieur, elle considérait désormais sa cellule comme l'antichambre de la tombe. Pourtant, au bout de quelques semaines, elle se reprit à espérer. La prison, il est vrai, se vidait, mais celles qui s'en allaient partaient joyeuses ! Elles n'allaient donc pas à la mort ! Et d'autres ne venaient point prendre leur place ! Les pouvoyeurs se lassaient donc ! Un peu de clémence tombait peut-être aussi sur elle.

Un matin, un géolier lui dit :

— Vous êtes libre !

Elle tomba à genoux en sa présence et pria assez haut :

— Notre-Dame de Bon-Secours, merci ! murmura-t-elle.

Le géolier regarda Mme de Blanquefort d'un air profondément étonné.

— Vous n'avez communiqué avec personne depuis un mois, madame ? interrogea-t-il.

— Vous le savez bien, répondit-elle.

— Alors... comment se fait-il que vous sachiez le nom de la personne à qui vous devez la liberté ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous venez de remercier Notre-Dame de Bon-Secours.

— Eh bien ?

— Eh ! bien, c'est elle.

— Qui, elle ? Je ne vous comprends pas.

— Celle qui vous délivre s'appelle Notre-Dame de Bon-Secours.

Mme de Blanquefort crut à une raillerie voltairienne de ce rustre. Elle eut la tentation de hausser les épaules.

Il continua :

— Vous la connaissez bien ; elle a été votre compagne de cellule, vous avez pleuré son départ ; elle c'est souvenue de vous !

— Mme de Fontenay ?

— Non, Mme Tallien.

— Mme Tallien ? C'est Mme de Fontenay qui était ma compagne.

— Oui, mais c'est Mme Tallien qui vous délivre !

— De grâce, expliquez-moi ce mystère.

— Chut ! Je vous en ai dit assez.

— Mais... Notre-Dame de Bon-Secours ?

— C'est Mme de Fontenay que tout Bordeaux appelle ainsi. Les prisons se vident, l'échafaud se cache depuis qu'elle est... Mme Tallien.

— Mme Tallien !

Mme de Blanquefort éprouva un frisson d'horreur, un recul involontaire : Mme de Fontenay était-elle la vraie femme de Tallien ? N'était-ce pas pour se sauver elle-même qu'elle s'était liée à cet homme ?

Ce blâme mental ne fut pas de longue durée : toute la population bénissait la douce main libératrice, la beauté qui avait subjugué et attendri le bourreau ! Les moyens de Dieu pour venir au secours de l'innocence sont innombrables et ne doivent pas être jugés par notre esprit à vue courte. Mme de Blanquefort se fondit en actions de grâces et ne retint que le doux surnom de sa très puissante amie : *Notre-Dame de Bon-Secours*.

* * *

Au sortir de la prison, elle trouva la ville comme rajeunie. Les rues avaient un air de fête. Le ciel était d'un bleu intense. Les oiseaux piaillaient sur les arbres des cours et des avenues. Aucune hâte dans la démarche des habitants. Aucun effroi soupçonneux dans les yeux ; aucune terreur sur les visages. On souriait. Les enfants jouaient sur la chaussée. La guillotine avait disparu.

La baronne de Blanquefort se dirigea vers son hôtel de la rue Montméjean, et le trouva fermé, sans qu'un domestique même répondit à son coup de sonnette.

Elle se préparait à chercher le moyen de se faire porter hors de Bordeaux, chez ses fermiers, pour avoir des nouvelles de son mari, lorsqu'il se dressa devant elle, souriant, heureux, mais si bizarrement accoutré qu'elle éclata de rire.

Il était déguisé en débardeur de port.

— Suivez-moi, lui dit-il. La ville n'est pas encore sûre.

— Mais vous vous trompez, c'est Tallien qui maintenant nous protège.

— Soit. Encore faut-il que Tallien reste tout-puissant.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer le contraire ?

— J'ai reconnu des agents de Robespierre qui espionnent Tallien lui-même. Ils sont arrivés hier de Paris. Trop de clémence a succédé à trop de rigueurs.

— Et Tallien devient suspect ! s'écria en riant Mme de Blanquefort.

— Oui, ma chère, je crois qu'il est temps de quitter Bordeaux.

— Mon repos, ma sécurité n'auront pas été de longue durée.

— Profitez-en pour nous mettre à l'abri.

Le débardeur avait tiré de sa poche une clé, avait ouvert la porte de l'hôtel rapidement ; et, après s'être assuré que la rue était déserte, il avait fait entrer la baronne dans la maison vide et silencieuse.

Ils prirent à peine le temps des baisers attendus et désirés pendant une séparation de plusieurs semaines, se munirent de bijoux, d'or, de titres précieux, et, comme le soir tombait, quittèrent furtivement, en coupables, comme s'ils n'en étaient pas les maîtres, cette demeure dont ils avaient dévalisé les cachettes.

— Il s'agit maintenant, dit la baronne, de n'être pas reconnus.

— Si bien déguisée que tu sois, dit le baron, si tu

n'y prends garde, il est un signe auquel personne ne se méprendra.

— Lequel ?

— Ta charité !

— Avare, tu me reproches toujours cela !

— Non, je te signale un péril. Tu es si bonne, si exceptionnellement charitable et *donneuse*, que tu sembles faire de la propagande en faveur d'un personnage ou d'une idée. C'est pourquoi déjà tu as été arrêtée. La bonté, en ces temps, rend suspect. Modère ton cœur.

Ils quittèrent Bordeaux sans être inquiétés, se dirigeant vers l'Espagne.

A petites étapes, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en voiture, couchant dans les auberges, s'attardant devant les sites pittoresques, en jeunes mariés amoureux plutôt qu'en fuyards, ils arrivèrent à Bayonne, où ils séjournèrent sans prudence.

Puis ils longèrent le rivage de l'Océan et se reposèrent à Saint-Jean de Luz.

Partout, la baronne, ivre de sa liberté, avait marqué son passage par sa joie de vivre, par des libéralités princières, qui avaient attiré sur elle l'attention des jaloux.

Tous les mendiants de la route royale et tous les hôteliers des régions parcourues n'avaient pas essayé de percer le mystère de cette fuite qui s'étalait si fastueusement, de cet exode qui ressemblait fort à un voyage de noces ! Mais les émissaires de Paris, en éveil, dénonciateurs à gages, s'expliquaient difficilement ce genre d'existence sereine en des temps troublés.

A Saint-Jean-de-Luz, la baronne éprouva un enthousiasme d'enfant. Entre la mer et les montagnes, dans ce paysage de rêve, elle sentit redoubler ses forces aimantes et son activité charitable. Son mari dut s'interposer. Elle semait l'or. Elle en donnait à tous les pêcheurs, à toutes les cascarottes, dont le cri perçant l'égayait, lorsqu'elles couraient, portant en équilibre sur la tête les corbeilles chargées de sardines fraîches.

Un matin, ils avaient loué des mules pour aller jusqu'au pied de la Rhune. Ils voulaient gravir la montagne et jouir du merveilleux panorama des Basses-Pyrénées.

Et, sur son passage, elle était si jolie et si gracieuse que les enfants, les femmes et les hommes s'arrêtaient en admiration. Alors, pour les remercier, s'ils étaient pauvres, elle leur faisait l'aumône.

Le baron de Blanquefort présentait l'imprudence qu'elle commettait et renouvelait tous les jours.

— Amie, lui disait-il, nous n'avons pas encore passé la frontière ; n'attire pas l'attention sur nous.

— Quand nous ne serons plus en France, répondait-elle, je garderai mon argent... pour le donner, à notre retour, à des Français.

Avant de sortir de la ville, elle fit arrêter le petit guide qui conduisait sa mule. Deux bouquetières lui tendaient des fleurs qu'elle ne pouvait refuser. La plus petite, mignonne et frêle offrait son bouquet avec une instance si gracieuse !

Le baron, en avant, maugréait, tempêtait, jurait pour la première fois de sa vie :

— Ta charité nous perdra !

Mme de Blanquefort prit le bouquet, donna une pièce blanche à l'enfant et rejoignit son mari en respirant les fleurs.

— Ah ! fit elle, pendant que les deux mules marchaient côte à côte.

— Quoi donc, mon amie ?

— Il y a un billet dans le bouquet !

— Un billet ? lisez-le. Décidément, votre charité provoque des aventures... lisez.

Elle déplia le papier. Ils étaient en ce moment hors de la ville... loin des maisons. Elle lut :

Madame,

Je vous fais transmettre cet avis par la voie qui s'offre, la plus naturelle et la moins dangereuse. Une bouquetière bordelaise, qui me doit la vie, vous offrira un bouquet à votre passage à Saint-Jean-de-Luz, où elle vous a devancée.

Les agents de Robespierre sont à votre recherche. Tallien est rappelé à Paris.

Ne passez pas la frontière par la route. On vous attend là. Vous n'échapperiez pas. Allez à Hendaye. Vous trouverez un batelier qui m'est dévoué et qui vous connaît. Il vous fera traverser la Bidassoa la nuit et vous déposera à Fontarabie, où vous serez en sûreté.

NOTRE-DAME DE BON SECOURS.

Après cette lecture, Mme de Blanquefort, sans émotion, se tourna vers son mari et lui dit :

— Tu avais tort. C'est la Charité qui nous a sauvés !

Et elle mit précieusement le billet sur son cœur, le seul autographe sans doute que la belle Mme Tallien ait signé de son surnom glorieux.

FERNAND LAFARGUE.

UN ANGE DE RAPHAEL

(Voir gravure)

Voici une merveille d'attitude et d'expression. Comme appuyé sur le rebord immatériel de je ne sais quelle fenêtre qui ouvrirait sur l'infini, sa tête charmante et pensive doucement soutenue par la petite main potelée, l'ange semble perdu dans une contemplation sérieuse qui fait le plus saisissant contraste avec sa grâce puérile. On devine que ses ailes sont encore frêles et tendres et qu'elles n'ont pas pris leur essor pour de longs voyages célestes. Mais où s'envolent ses pensées ? Les yeux grands, bien ouverts sont-ils fixés sur une vision lointaine ou n'expriment-ils que le calme d'une précoce méditation ? Il y a dans ce regard tout le recueillement mystérieux et surtout religieux d'un jeune poète. Et n'a-t-il pas du jeune poète la chevelure divinement ébouriffée dans un désordre plein de savante négligence ?

Si nous ne savions que cet ange est aux pieds de la fameuse *Madone de Saint-Sixte*, que l'on admire au musée de Dresde, et dont il est un des plus délicieux ornements ; et si nous ignorions qu'il a été peint par Raphaël, nous trouverions sans peine qu'il a sa place marquée dans un tableau religieux et qu'il est dû à un peintre chrétien. Comparez le, en effet, aux petits Amours que nous a laissés l'antiquité païenne. Voyez-vous, par exemple, les Amours chasseurs, les Amours fouteurs découverts à Pompéi dans la maison

des *Vettii* ? Ce sont certes des compositions ravissantes où éclatent la jeunesse, la joie de vivre : ces petits êtres aux milles fossettes, souriants, sont tout entiers à leurs jeux. On chercherait en vain sur leur visage l'expression de recueillement inspiré de leur "descendant" chrétien qui nous fait demander devant cette tête superbe : A quoi rêvent les jeunes anges ?

J. G.



UN ANGE DE RAPHAEL

AUX PATINEURS

Courez, glissez légers sur la lisse surface :
Tournez, et tels qu'un vol d'oiseau capricieux
Allant et revenant sous l'infini des cieux,
Que votre tourbillon gaiement passe et repasse.

Que patins et traîneaux dessinent sur la glace
Une arabesque folle aux contours gracieux ;
Et du lac sous vos pieds trop lourds, mondains joyeux,
Que jamais le cristal perfide ne se casse !

Mais au sein des plaisirs raffinés et si doux,
Qu'ains vous imposez au frimas, songez-vous
A ceux pour qui l'Hiver n'eût jamais de carresse ?

Et pensez-vous, bien chaud, sous vos manteaux fourrés,
A la mère en haï lons, qui voit—noire d'être e !—
Ses enfants par la faim et le froid torturés ?

JEAN D'ORRIEU.

UTILITÉ DE L'ÉTUDE DE LA LANGUE

La noble ambition de bien parler et de bien écrire n'est pas un simple amusement de l'esprit. Elle ne réside pas seulement dans le vain plaisir de grouper des syllabes ou des sons. Elle n'est pas même, ou plutôt elle n'est pas tout entière dans l'art de discipliner ce qui a été si bien appelé "l'armée rebelle des mots". Ce qu'elle discipline, c'est la faculté de penser. Ce qu'elle suppose, c'est un ensemble de qualités intellectuelles de premier ordre : la sûreté du jugement, la claire vision du rapport des idées et des choses, le tact, la mesure, le sentiment des nuances, un certain instinct d'équilibre et d'harmonie. Chacune de ces qualités, prise en soi, est rare et précieuse. Mais alors qu'elles seraient toutes réunies, elles ne seraient rien encore, si elles ne prenaient leur point d'appui dans la fréquentation assidue des grands écrivains de tous les temps. Elles ne seraient rien, toujours rien, si elles n'étaient continuellement soutenues par une longue pratique de la réflexion. L'habitude de réfléchir, une fois qu'elle nous possède, réagit sur l'homme tout entier. Elle le transforme, elle le dispose à comprendre ; et, de proche en proche, par une gradation insensible, elle l'amène à ce point où, se comprenant mieux lui-même, il peut enfin comprendre aussi les autres.

KLECZKOWSKI, Consul de France.
(Discours à Montréal, mai 1900.)



LA LEÇON DE GUITARE

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

NOS SOUVENIRS

Ils sont là tout vivants, mes plus chers souvenirs,
Ils sont là relégués au fond de leur demeure
— Coffret aux vieux chiffons de regrets, de plaisirs
Qui font qu'en les voyant on sourit ou l'on pleure !

Reliques, doux trésors ! que dites-vous tout bas
A la femme qui songe et près de vous soupire ?
— Vous dites ces choses qui ne s'expriment pas
Et provoquent toujours une larme, un sourire.

Vous dites qu'ici-bas tout est joie et douleur ;
Que le plus beau rêve est une pure folie,
Un mirage trompeur ; et que de notre cœur
Tombe l'illusion, même la plus chérie.

Vous êtes là, vivants, mes tendres souvenirs.
Je veux vous contempler, ô pieux débris que j'aime,
Vieux chiffons tout remplis de regrets, de plaisirs :
En chacun je retrouve une part de moi même.

ATTALA (CORINNE).

L'ESPÉRANCE ET LE SOUVENIR

“ Pour vous qui n'espérez plus, qui ne vous souvenez plus.”

L'espérance, c'est le matin ; le souvenir, c'est le soir.

Comme l'enfant qui s'éveille, écarte en souriant les dentelles de sa berceuse, le soleil qui se lève déchire en riant les ouates roses de l'aurore, et verse, comme d'une gerbe enflammée, là-bas, sur l'infini des flots, ses étincelles d'or. La vague à la vague s'attache par un nœud de gaze blanche, le flot au flot se lie par une chaîne de fleurettes immaculées, et sous les reflets du jour naissant, les gouttelettes d'eau que la brise fait tourner semblent des opales brisées sur des cascades de perles.

L'espérance colore le matin de notre vie avec ses rêves roses, ses illusions dorées... sur les flots de nos ans, les chimères aux chimères s'attachent par des liens de gaze blanche... liens d'amitié, évanouis sous le premier vent de la douleur ; les visions aux visions s'enchaînent par des tiges de fleurs, aux corolles de chiffon... fleurs d'amour, effeuillées par le premier souffle d'oubli.

Sous les feux de l'espérance qui meurt et qui renaît, les visions et les chimères revivent et resplendent en nos âmes qui chantent le matin de leur bonheur.

Le souvenir, c'est le soir.

A l'horizon, le crépuscule a laissé les dernières pâleurs de ses nuages qui ont endormi le soleil, et dans l'azur du firmament, les anges pleurent une à une leurs larmes d'or. Bientôt, la lune sourit ; ses rayons argentés tombent jusque sur la terre, et les roses qui sommeillent ont des pétales de moire gris-perle.

Le souvenir illumine le soir de notre vie.

Là-bas, bien loin, le crépuscule du bonheur a laissé ses reflets pâles. Dans le ciel de nos âmes, les amours brisées, les rêves disparus, les extases savourées, les amertumes souffertes, les tristesses subies, sont les étoiles du souvenir. Plus brillantes et plus nombreuses, les étoiles de la souffrance... plus pâles et plus rares, celles du bonheur !...

Oh ! La magie du souvenir ! C'est par elle que revivent les heures passées, les instants oubliés, par elle que nos réminiscences jettent leurs larmes en nos âmes qui pleurent le soir de leur bonheur...

L'espérance, c'est toujours un sourire...

Le souvenir, c'est parfois un pleur...

LAURETTE DE VALMONT.

Avoir toutes les déférences pour la vieillesse à laquelle on désire parvenir, c'est s'honorer soi-même ans l'avenir. — Mme de GENLIS.

LA MODE

Les fantaisies de plumes, très à la mode depuis l'automne, maintiennent leur succès. Cela se comprend, si l'on se rend compte de l'extrême légèreté de ces jolis chapeaux.

On peut leur reprocher de n'être pas très solides, mais cela a peu d'importance. Pourvu qu'ils fassent leur saison, c'est le plus qu'on puisse exiger, car un chapeau, avec nos changements continuels, n'est pas possible d'une saison sur l'autre. Donc, la toque toute en plumes collées est adoptée par toutes les élégantes, même et surtout, peut-on dire, pour le théâtre. La toque du soir se fait en petites plumes blanches, roses ou bleues. Le bord est comme ourlé de plumes foncées genre lophophore. C'est charmant.



JAQUETTE TAILLEUR

On garnit d'un gros nœud de ruban de satin clair sur le côté ou d'un chou de velours. Vraiment, cela est sobre et distingué au possible. Outre la toque de plumes qui donne lieu à des combinaisons multiples, il y a le toquet roulé en chenille et or, simplement orné d'un nœud, retenu par une boucle de strass. La chenille est noire pour la ville mais de nuance claire pour le soir. Rien de plus charmant que le toquet de chenille rose tressée d'argent avec le nœud rose niché devant dans un creux. Ce n'est rien et c'est ravissant surtout lorsqu'une modiste de goût a chiffonné cette coiffure. Le chapeau de fourrure se porte encore, mais beaucoup moins que l'année dernière. Pour visites, on porte la toque de velours drapé avec fantaisie de plumes ou plumes d'autruche.

C'est classique et toujours comme il faut. Pour les jeunes filles, nous avons le feutre gris ou beige, orné de superbes amazones ou très simplement d'un ruban

d'or noué devant. Avec une jaquette de loutre ou imitation de loutre, rien n'est plus gracieux que le canotier un peu relevé des bords ou le marquis, grand modèle, simplement garni de ce ruban d'or souple.

Pour les dames entre deux âges ou âgées, nous n'avons que la toque de velours noir ou pensée, le chapeau de chenille noire ou le taffetas brodé et incrusté. A volonté, on peut ajouter de larges brides.

Comme robes de lainage, on porte beaucoup de fin cachemire dans les nuances orchidée, beige et mordoré. La jupe est plissée en long et entre les plis on aperçoit de fines broderies d'étamine d'or brodée de soies multicolores ou assorties à la teinte de l'étoffe. Avec du mordoré, cette nuance d'or, brodée de mordoré, forme un ensemble en camaïeu d'une incroyable distinction.

La caractéristique de la mode nouvelle est certainement la manche faite en deux ou trois parties. Le type consiste en une manche étroite et plate du haut qui s'évase depuis le coude jusqu'à la moitié de l'avant-bras, où elle s'arrête. Il sort de là un bout de manche bouffante se prolongeant jusqu'au poignet et se resserrant au-dessus de la main sous un bracelet de dentelle ou de ruban. Nous n'avons pas besoin de dire que les combinaisons varient à l'infini, chaque personne tenant à apporter à cette mode son goût personnel. On verra des bouts de manche en velours, en satin, en soie de toute sorte et de toutes couleurs, garnies d'or, d'acier ou de broderies.

C'est là le champ d'expériences de la mode ; seulement il y a beaucoup de réfractaires, dont le bon goût réprouve ces ornements lourds et incommodes et qui prétendent s'en tenir à la manche plate sans exagération. Dieu merci ! on n'est nullement ridicule parce qu'on désire avoir son genre à soi et la simplicité est toujours élégante et gracieuse. Aussi, Mesdames, ne vous pressez pas d'adopter ces nouvelles manches, à qui il faut cependant reconnaître une qualité : c'est qu'elles facilitent étonnamment les arrangements de robes anciennes, dont les manches sont fanées du poignet.

UN CONCOURS POUR LES DAMES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

- 1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;
- 2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;
- 3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;
- 4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vieil argent ;
- 5ème prix : 1 an d'abonnement ;
- 6ème prix : 6 mois d'abonnement ;
- 7ème prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;
- 8ème prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centins.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques Cartier, Montréal.

POUR TOUJOURS

Blanche aimait Raymond.

A vingt ans, orpheline, aînée de jeunes frères, Mlle Blanche de Purlys s'était vouée aux pauvres petits rejets de sa race et pour eux vivait cloîtrée dans le vieux manoir familial, noire demeure perdue au centre des terres qui constituaient leur unique héritage après celui du nom.

Elle vivait là, résignée à toujours y vivre, immolée volontaire aux joies mondaines, mais heureuse encore, puisque son renoncement assurait l'avenir de ceux dont elle s'était instituée la mère.

Blanche suffisait à la tâche acceptée. Le curé du village l'y aidait. Le prêtre soutenait de sa prudence la jeune fille et donnait ses loisirs à l'éducation des orphelins.

Dans sa solitude Mlle de Purlys ne voyait guère qu'une vieille amie de sa mère, Mme d'Armeilh, veuve d'un gentilhomme qui avait risqué tous ses capitaux dans la création de verreries. Le digne homme en attendait grand avenir, quand, brusquement, le surprit la mort.

Il laissait un fils unique, Raymond, jeune officier du génie ; celui-ci n'hésita pas à briser une carrière prise par vocation pour accourir à l'appel de sa mère et recueillir l'œuvre paternelle. Il ne mit point en balance avec son devoir nouveau ses espérances de naguère. Raymond obéit à l'amour filial, au culte dû à l'homme qui lui léguait son œuvre, son honneur à sauvegarder.

Ames de sacrifice et de volonté, Blanche et Raymond invinciblement s'attirèrent. Une sympathie spontanée les lia sans qu'ils eussent le soupçon d'une espérance plus tendre. Leur devoir dans la vie, leur consécration à ceux pour lesquels ils luttèrent semblaient leur dénier tout droit à l'amour.

Inconsciemment déjà ils s'aimaient.

Longtemps ils l'ignorèrent.

Malgré les efforts de Raymond, ses affaires périllichaient. Certes M. d'Armeilh n'avait point entrepris son industrie sans éléments de réussite, mais l'éloignement du lieu de production et de toute voie ferrée exigeait des frais de transport qui ne permettaient pas de lutter avec la concurrence des fabriques mieux situées.

Les sombres préoccupations creusées en rides persistantes sur le front du jeune homme émurent Blanche et l'affligèrent, car elle n'osait aborder, avec lui, le sujet de ses peines, ni en adoucir les soucis.

Elle se surprit à penser : " Que ne suis-je sa sœur ? Je serais sa confidente, sa consolatrice ; sa mère le méconnaît, lui impute l'insuccès dans la foi superbe en son mari. Raymond souffre doublement dans sa fierté et dans son cœur... Oh ! oui, être sa sœur ; il m'aurait pour l'aimer... "

Ce mot la foudroya.

— Mais je l'aime !...

Elle voulut s'en défendre, mais plus évident s'imposa son amour. Alors, elle se jura le silence et son âme forte rassurée par ce serment, elle connut la joie secrète de chérir Raymond, de contenter sa tendresse simplement en parlant de lui devant Dieu.

Ah ! alors, il était sien, quand elle s'agenouillait et offrait au holocauste tout bonheur pour obtenir celui du seul Aimé !...

Et cependant ce bonheur ne serait pas son œuvre.

* * *

Seule, un soir, ses petits frères couchés, Blanche, au coin du feu, rêvait, et parmi les braises scintillait son rêve. Son cœur trop comprimé de tendresse s'essorait vers le bonheur qu'un regard de Raymond lui avait entr'ouvert, car, sans aveu de leurs bouches, leurs âmes s'étaient comprises, prises et données.

La servante ouvrit la porte. Raymond apparut.

Blanche s'effara, angoissée, espérante :

— Vous !...

Le jeune homme se roidissait, très pâle ; enfin, il parla, la gorge contactée :

— Je viens vous dire adieu.



OPERA DE FAUST. — L'OFFRE DES CADEAUX A MARGUERITE

— Vous partez ?...

— Je pars.

— Pour loin ?... pour longtemps ?...

— Pour toujours !

Le désespoir de Blanche jeta un appel éperdu :

— Raymond !

— Je m'expatrie. Je suis ruiné. Ma mère connaîtrait la misère si je refusais la place qui m'est offerte... aux Indes.

— Oh ! gémit la pauvre enfant... et ses yeux se noyèrent de larmes.

— Blanche ! Blanche ! éclata Raymond, en s'agenouillant devant elle, vous savez bien que si le succès eût répondu à ma volonté, rien ne nous aurait séparés, car vous savez que je vous aime ! Hélas ! je me dois à ma mère ! Ne brisez pas mon courage ; vous qui vous êtes sacrifiée à vos frères, vous êtes digne de me comprendre...

Blanche sanglota :

— Oui, j'avais renoncé à la joie d'être aimée, d'être heureuse par vous, mais non à ne plus vous voir.

— O mon aimée !... s'écria le jeune homme, les bras élargis, oubliant tout dans l'extase d'un tel aveu. Puis il lui baisait les mains.

— Non, non, partez ! dit-elle ; partez !... j'ai peur !...

— Blanche !...

Mais la jeune fille était debout et maîtrisait son cœur.

— Restons dignes de nous ; fils, vous devez être à votre mère ; sœur, j'ai adopté mes frères orphelins ; il nous séparent. Adieu, dites-moi adieu !

Raymond s'insurgea :

— Assez de sacrifices !... Nous nous aimons !... Qu'importe qui n'est pas nous ?

Blanche l'éloigna d'un geste.

— Egoïste, je ne vous aimerais plus.

— Pardonnez-moi ! Je souffre tant ! Faut-il que ce soit moi qui l'aie voulu ?...

— Il le faut. Partez !

— Si je pars, c'est pour toujours.

Elle chancela, mais répéta, la voix subitement dure :

— Partez !

Il secoua le front, voulut lui prendre les mains. La jeune fille eut un recul ; sa face sévère trahit la fierté blessée.

Raymond se courba, recula : sur le seuil il hésita encore ; mais le geste de Blanche le repoussait toujours. Brusquement, il s'enfuit, d'une course désespérée.

Celle qui restait écouta les pas s'éteindre, l'oreille tendue pour en retenir les échos derniers. Tout bruit mourut derrière la plainte de la porte close. Alors, Blanche, à genoux devant les bras ouverts du Crucifié, tendit ses bras implorants. Sa bouche était sans prière, seule hoquetait sa douleur :

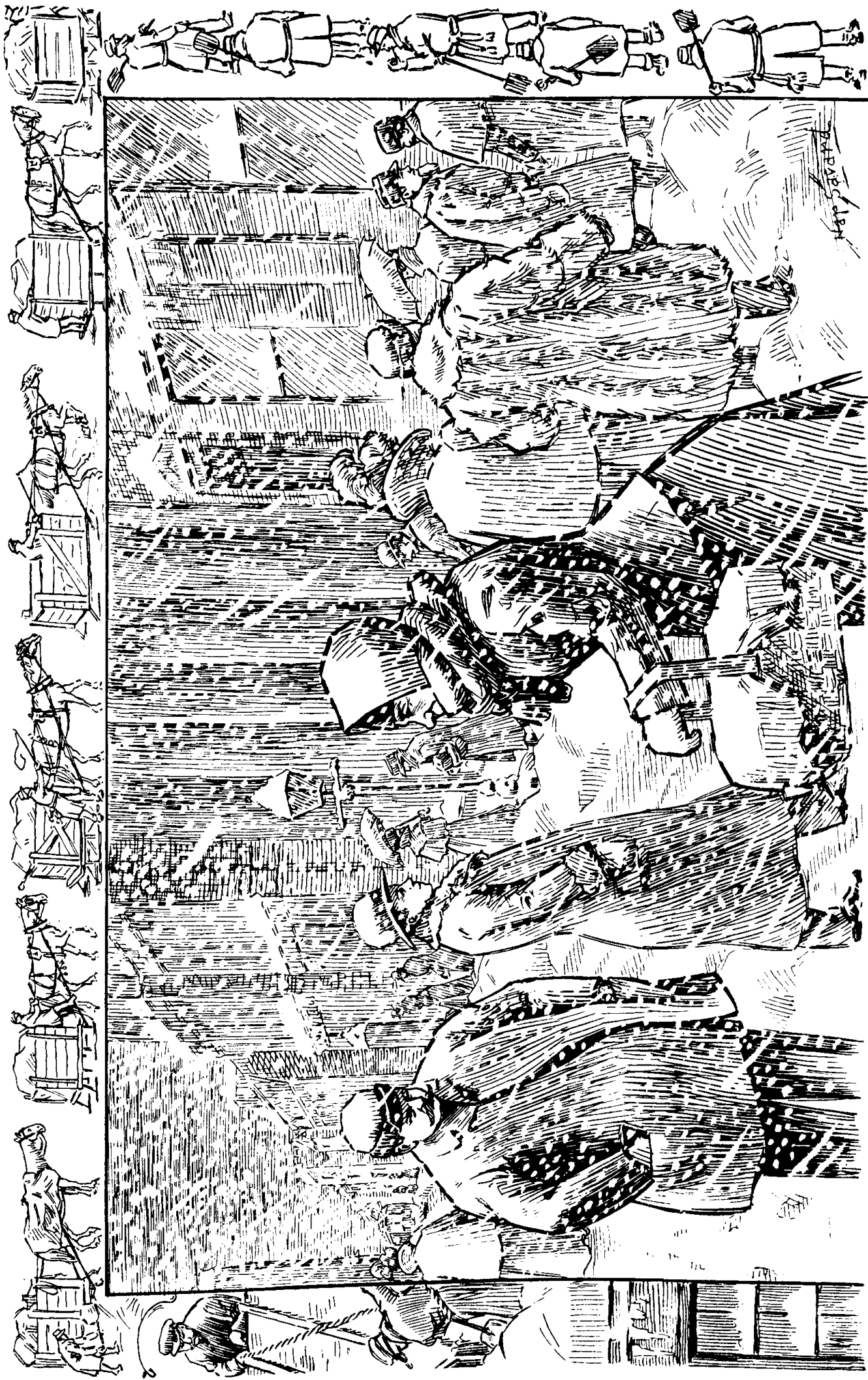
— Pour toujours parti !... pour toujours aimé !...

pour toujours... pour toujours !...

GEORGES DE LYS.

Si la mode consistait à ne pas s'embrasser, combien peu de filles consentiraient à la suivre ?

C'est une noblesse que de pouvoir être déçu.—R. DOUMIC.



CROQUIS D'HIVER. — Une tempête de neige à Montréal

Composition de Nap. Savard

LA FORÊT VIERGE

Inextricable amas de fleurs et de lianes,
Dédalles odorants que forment les grands fûts
D'arbres pensifs mirant leur ombrage diffus
Aux flots où le castor élève ses cabanes ;

Sentiers profonds creusés, dans les haliers touffus,
Par le sabot des cerfs courant en caravanes ;
Calme majestueux des lacs et des savanes
Qu'enivrent des oiseaux les ramages confus...

C'est l'immense forêt dans sa majesté sainte,
Où pas un pied humain n'a laissé son empreinte,
Où seul le vieil esprit des bois s'est reposé.

Elle dort... Mais soudain un coup de feu résonne...
A ce bruit, la forêt séculaire frissonne
Et s'incline devant l'homme civilisé.

W. CHAPMAN.

SOUVENIRS DE LECTURE

SI J'ÉTAIS RICHE !..

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherais ce qui m'est le plus agréable et que je puis le mieux m'approprier. Pour cela, le premier usage de ma richesse serait d'en acheter du loisir et la liberté, à quoi j'ajouterais la santé, si elle était à prix ; mais comme elle ne s'achète qu'avec la tempérance et qu'il n'y a point sans la santé de vrai plaisir dans la vie, je serais tempérant par sensualité.

Je resterais toujours aussi près de la nature qu'il serait possible pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle, bien sûr plus elle mettrait du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverais de réalité. Dans le choix des objets d'imitation je la prendrais toujours pour modèle ; dans mes appétits je lui donnerais la préférence ; dans mes goûts je la consulterais toujours ; dans mes mets je voudrais toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt et qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrais les falsifications et la fraude, j'irais au devant du plaisir. Ma sottise et grossière gourmandise n'enrichirait point un maître d'hôtel ; il ne me vendrait point au poids de l'or du poison pour du poisson ; ma table ne serait point couverte avec l'appareil de magnifiques ordures et de charognes lointaines ; je prodiguerais ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisque alors cette peine est un plaisir elle-même, et qu'elle ajoute à celui qu'elle en attend. Si je voulais goûter un mets du bout du monde, j'irais, comme Apicius (1), plutôt l'y chercher que de l'en faire venir ; car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux et qu'aucun cuisinier ne leur donne, l'air du climat qui les a produits.

* *

Pour être bien servi, j'aurais peu de domestiques ; cela a déjà été dit, et cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais qu'un duc des dix messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi je bois à l'instant qu'il me plaît ; au lieu que si j'avais un grand couvert il faudrait que vingt voix répétassent à boire avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce que qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrais pas chez les marchands, j'irais moi-même ; j'irais pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus sûrement, et payer moins chèrement ; j'irais pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela récréé, et quelquefois cela instruit ; enfin, j'irais pour aller, c'est toujours quelque chose. L'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce sont de mauvais interprètes qu'un portier et des laquais ; je ne voudrais point avoir toujours ces gens-là entre moi et le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si

(1). Gourmand célèbre qui vécut à Rome au temps d'Auguste.

j'avais peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes se soit toujours prêts ; s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre ; et il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps ; en chemin mille embarras ne le font point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudrait voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre et plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

* *

Comme je serais peuple avec le peuple, je serais campagnard aux champs ; et quand je parlerais d'agriculture, le paysan ne se moquerait pas de moi. Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement.

Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier ; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

* *

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeuses. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragôts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers, une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un confit badin plus charmant cent fois que la politesse et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importun laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long diner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter ; le repas serait le repos, et durerait

autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : " Je suis encore homme."

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête ; et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je soupèrerais gaiement au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Voilà quelque essai du vrai goût dans les choix des loisirs agréables ; voilà dans quel esprit on jouit tout le reste n'est qu'illusion, chimère, sottise vanité. Quiconque s'écartera de ces règles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier et ne connaîtra jamais le prix de la vie.

J.-J. ROUSSEAU.

La clôture de la Porte-Sainte à Saint-Pierre de Rome

Le 24 décembre 1899, veille de Noël, le pape Léon XIII procédait à l'ouverture de la porte murée, dite " Porte-Sainte ", située à droite de l'entrée principale de Saint-Pierre de Rome. Le 24 décembre 1900, a eu lieu la clôture de cette porte, demeurée ouverte entre ces deux dates, c'est-à-dire pendant la durée de l'année sainte ou jubilaire, qui revient à chaque quart de siècle. Le cérémonial de cette seconde solennité diffère peu de celui de la première, dont nous avons donné une description détaillée. Le Souverain-Bontife s'est rendu en grande pompe à la basilique : agenouillé au seuil de la porte, il y a déposé avec une truelle d'or un lit de chaux où il a placé trois briques ; cinq dignitaires de l'Eglise ont accompli le même acte, et des ouvriers ont achevé de masquer la baie par une toile peinte couleur marbre, portant une croix au centre.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de DECEMBRE, qui a eu lieu samedi le 5 courant, a donné le résultat suivant : Gagne une piastre ou 6 mois d'abonnement chacun :

15	8,672	18,265	26,912	34,573	43,501
29	9,669	19,590	27,143	35,181	43,716
106	10,342	20,131	28,494	35,916	43,917
562	10,599	20,705	29,812	36,312	44,172
1,283	10,811	21,417	30,157	37,774	44,513
1,461	11,333	21,926	30,719	38,515	45,133
2,527	11,740	22,318	31,143	39,143	46,574
2,969	12,941	22,532	31,515	40,000	46,664
3,174	13,115	22,816	31,822	40,237	47,916
3,243	13,852	23,131	32,214	40,518	47,990
3,784	14,113	23,216	32,706	40,920	48,113
4,085	14,567	23,514	33,441	41,131	48,211
5,966	15,011	23,723	33,513	41,226	49,035
6,419	16,714	24,146	33,918	42,030	49,416
7,222	17,123	25,258	34,102	42,812	49,560

N. B. — Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.



LA SCIENCE POUR TOUS

LA Foudre

La foudre est le phénomène par lequel les électricités des nuages ou un nuage et le sol se recombinent à travers l'air produisant une gigantesque étincelle, l'éclair, accompagnée d'un bruit formidable le tonnerre.

L'identité de la foudre et des décharges électriques était soupçonnée dès le milieu du XVIII^e siècle. Franklin en donna une démonstration directe en soutirant l'électricité d'un nuage orageux à l'aide d'un cerf volant à pointe métallique.

L'éclair, qui a plusieurs milles de longueur, est rarement rectiligne, il est le plus souvent sinueux ou arborescent et rien n'est intéressant comme une belle série de photographies d'éclairs. On voit combien sont variables les formes de cette manifestation électrique.

L'éclair en chapelet est formé par une myriade de points brillants analogues aux sillons de feu qu'un courant électrique de haute tension produit sur une surface humide. Parfois l'éclair se présente sous forme d'une boule de feu qui se déplace de façon curieuse. L'éclair diffus ou en nappes, qui embrase une étendue considérable du ciel, a lieu quand l'étincelle, éclatant derrière un nuage, celui-ci masque le trait de feu, mais le nuage paraît vivement éclairé.

On nomme enfin éclairs de chaleur ceux qui proviennent d'orages éloignés dont on n'aperçoit pas les éclairs directement, à cause de la sphéricité de la terre, mais par réflexion dans l'atmosphère. Le bruit du tonnerre qui les accompagne ne peut parvenir jusqu'à nous.

Le son parcourant environ 350 verges à la seconde, il suffit, pour savoir la distance qui sépare l'observateur du nuage orageux, de compter le nombre de secondes qui s'écoulent entre le moment où l'on voit l'éclair et celui où l'on entend le tonnerre, puis de multiplier ce nombre par 350. Au-delà de 15 à 20 milles, le bruit du tonnerre n'est plus perçu, cependant dans des circonstances exceptionnellement favorables, au bord de la mer, on a pu l'entendre à 30 milles.

Les singularités de la foudre ont fait l'objet de nombreuses observations. Parfois elle se contente d'aimanter, par manière de plaisanterie, une flèche d'un clocher d'église ou les outils d'un cordonnier. Elle fond, rougit ou volatilise les fils métalliques qui se trouvent sur son trajet, perce et brise les corps mauvais conducteurs, enflamme les matières combustibles, blesse ou tue les hommes et les animaux.

Un de ses effets les plus curieux est l'empreinte laissée sur la peau humaine et figurant des arbres, un paysage, des oiseaux, etc.

Deux personnes foudroyées, en 1868, sous un tilleul, portaient sur la poitrine une image des feuilles.

Sur six moutons tués par la foudre, la surface interne de la peau de chaque bête portait une empreinte représentant une partie du lieu frappé.

Le 9 juin 1883, un jeune garçon qui se tenait debout près d'un if fut projeté par la foudre en travers de la route. Quand on le releva, on vit distinctement les branches de l'if dessinées sur sa peau avec l'apparence d'une photographie. Comme singularités de l'orage, on n'a que l'embarras du choix. Chez un jardinier, anglais, la foudre atteignit un verre à pied dont elle découpa si nettement un anneau d'une ligne d'épaisseur qu'on pouvait l'enlever et le replacer à volonté.

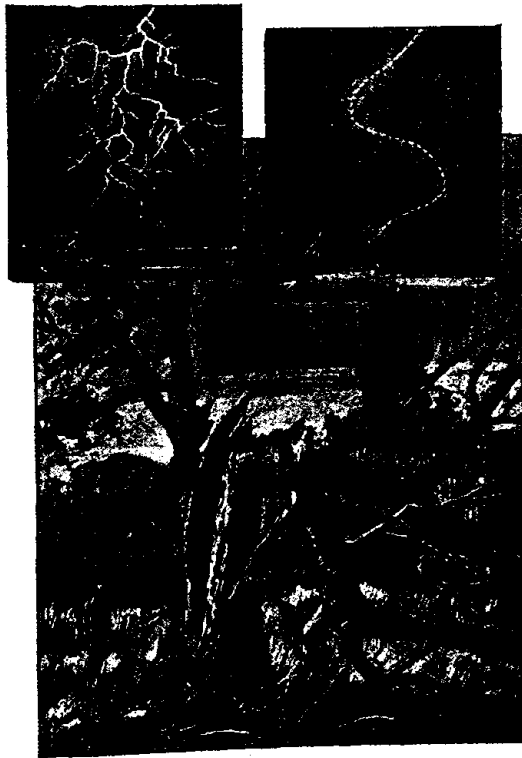
Tyndall citait volontiers le cas de cette dame qui, fermant une croisée pendant un orage, eut le bracelet d'or, agrafé à son bras, volatilisé par un éclair. Une marque bleue d'oxyde d'or, seul vestige du bijou, entourait son poignet. Elle en fut quitte pour la peur.

La foudre, d'ailleurs, semble respecter particulièrement le sexe féminin. Toutes les statistiques sont

d'accord pour montrer que, sur quatre personnes tuées par la foudre, il y a trois hommes et une femme. Pour expliquer ce fait incontestable, on a dit que les vêtements féminins, plus amples et moins imprégnés de sueur et d'humidité conduisent moins bien l'électricité que les vêtements d'homme et, comme confirmation, on cite de nombreux exemples de femmes épargnées par la foudre à côté d'hommes tués raide. Sans nier absolument la valeur de cette raison, il nous semble qu'il en est une autre très suffisante ; c'est qu'il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes travaillant dans les champs par les temps d'orage.

Une catégorie vraiment privilégiée est celle des dormeurs. La plupart des personnes foudroyées le sont sous des arbres ou en pleins champs ; il n'y en a qu'une sur cinq qui le soit à domicile ; aucune au lit.

Les cyclistes passaient autrefois pour être invulnérables à cause de leurs pneumatiques, mauvais conducteurs. De récents accidents ont prouvé le contraire.



LA Foudre.—1. Un arbre foudroyé.—2. Eclair sinueux.—Eclair en chapelet.

Les sonneurs sont particulièrement exposés. On les protège de façon efficace en employant une corde en fil de cuivre dont une extrémité aboutit au battant, l'autre dans un puits ; de plus ils doivent se placer, pour sonner, sur une large plaque de cuivre.

Le mode d'action de la foudre sur les arbres a provoqué bien des discussions. Tantôt elle ne leur enlève qu'un lambeau d'écorce, tantôt elle les enflamme, parfois elle les fend de haut en bas formant un lamentable amas de branches. Contrairement au préjugé populaire, elle peut tomber plusieurs fois sur le même arbre, si celui-ci a survécu, et a reverdi après avoir été foudroyé, ce qui est fréquent.

F. FAIDEAU.

NOTES SCIENTIFIQUES

Croissance des ongles

Les savants ont remarqué que, dans l'état de santé parfaite, c'est à l'âge de trente-deux ans que nos ongles poussent le plus vite ; il ne leur faut alors que 88

jours pour se renouveler entièrement. Et, chose curieuse, c'est l'année d'avant, à l'âge de trente-et-un ans, que les ongles se renouvellent le plus lentement : en 159 jours.

Les causes de la peur chez les enfants

Sur ce sujet encore peu étudié un médecin étranger, qui s'est fait une spécialité des questions psychologiques, vient de publier un travail curieux, dont nous extrayons les observations suivantes, susceptibles d'intéresser ceux qui s'occupent de l'éducation des enfants. Ce médecin a interrogé plus de quinze cents petites filles, petits garçons, jeunes filles et jeunes gens, de quatre à vingt ans. Toutes leurs réponses ont été soigneusement consignées par écrit et classées suivant l'âge. Pour les petits enfants jusqu'à neuf ans, ce qui les effraie le plus semble être d'une façon générale le bruit du tonnerre. Puis viennent, par ordre, les serpents, les personnes étrangères, l'obscurité, le feu, la mort, les animaux domestiques, la maladie, les bêtes féroces, l'eau, les insectes et les fantômes. Les rats et les souris paraissent être la terreur presque unique des fillettes de huit à quatorze ans. Par contre, les garçons ont plutôt peur des chiens et des insectes. A partir de quinze ans, les jeunes gens n'osent plus avouer leurs craintes, tandis que les jeunes filles ont reconnu qu'elles n'avaient vaincu la peur qu'à partir de dix-huit ans.

Les morts accidentelles

Une assez curieuse étude, disent les physiologistes, est celle des impressions ressenties dans la mort accidentelle... et évitée, naturellement. Car pour étudier cette question autrement que par hypothèses, il a fallu qu'on s'enquît auprès de ceux qui, ayant été victimes d'accidents en voie d'être mortels, en sont revenus.

De toutes les observations ainsi relevées, résulte cette conviction que la mort accidentelle n'est aucunement douloureuse si elle n'est accompagnée d'aucune fracture des membres.

C'est ainsi que, dans la bataille, on a vu des soldats combattre malgré de multiples blessures qui devinrent mortelles par suite d'hémorragie mais qu'ils disaient n'avoir pas ressenties.

Une balle en pleine poitrine, affirment les blessés des ambulances, fait l'effet d'un coup de bâton. Une jeune femme, atteinte d'un coup de revolver au flanc, disait : "J'ai ressenti comme un jet d'eau fraîche."

Tous ceux qui ont échappé à la noyade sont unanimes à dire que le seul mal est l'angoisse de la mort possible et que cette appréhension cesse pour faire place à un calme profond dès que l'immersion, commençant l'asphyxie, paralyse les mouvements instinctifs de natation.

Par un phénomène très singulier, le cerveau prend soudain une puissance de mémoire énorme ; mille faits antérieurs reviennent en foule et se succèdent rapides, comme dans un panorama vivement éclairé. L'horreur de la situation a complètement disparu ; l'homme en train de se noyer n'éprouve aucune douleur. En revanche, si le sauvetage fait son œuvre, les souffrances apparaissent diverses et très vives.

Le froid, également, ne fait souffrir que tant qu'il reste au-dessous de la réaction calorifique que le corps humain auquel il s'attaque peut fournir. Dès qu'il est plus fort, le système nerveux s'anesthésie, la souffrance est abolie et celui qui meurt de froid, meurt alors très doucement dans un sommeil paisible.

Cette action du froid est très employée en chirurgie pour insensibiliser totalement les parties à opérer.

La mort accidentelle n'est douloureuse que lorsque l'accident qui la produit est plus faible que la vie qu'il attaque. La mort par la faim qui est graduelle ; la mort par fièvre de blessures sont de celles-là. Mais s'il y a un choc, brusque invasion de l'ennemi morbide, la mort est un sommeil un peu plus brusque que les autres... et un peu plus long.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

On comptait que M. Faguet, qui a été élu à l'Académie française avant M. Berthelot, serait, comme la logique l'aurait voulu, reçu officiellement avant lui.

Or, il paraît que cela ne sera pas. M. Faguet ne pourra entrer sous la coupole qu'après M. Berthelot.

Mais le *pourquoi* surtout est curieux à connaître. C'est d'ailleurs fort simple.

M. Emile Olivier qui doit faire les honneurs de la maison à M. Faguet ne terminera qu'assez tard sa viliégiature dans le Midi.

Alors, vous comprenez...

Il paraît que les singes se font rares dans les forêts de l'Afrique occidentale anglaise.

Maintenant, peut-être, exagère-t-on, car la Côte-d'Or a tout de même exporté 900,000 peaux de singe depuis six ans.

Or, comme les seules peaux qui puissent être vendues sont celles qui ne sont pas trouées par une balle ou par une flèche ; comme il est, en somme, assez rare que l'animal soit blessé à la tête, le nombre des peaux exportées ne représente qu'une médiocre proportion des animaux massacrés.

On se demande, sans doute, à quoi peuvent bien servir ces peaux de singes ?

Pour le deviner, il faudrait être aussi malin qu'un singe.

Il existe, paraît-il, depuis quelque temps, en Amérique, une Société secrète qui fait beaucoup parler d'elle.

C'est celle des "misogynes" de l'Université de Harvard, créée dans le but de combattre les *empiètements de la femme en matière universitaire*. Elle a d'ailleurs des ramifications dans plusieurs autres universités.

Parmi les outsiders-membres de la Society of Womanhaters, citons : l'ambassadeur de Chine à Washington, M. Wou-Ting-Fang, M. Cecil Rhodes, sir Thomas Lipton (le grand marchand de thé) et lord Kitchener.

Les sociétés féministes de New-York partent, dit-on, en campagne contre ces féroces et ridicules "misogynes". Elles auront beau jeu !

Si la musique mène souvent à la folie, elle conduit quelquefois à la sagesse.

C'est le cas pour Verdi. Il vient de refuser aux Italiens, malgré les plus vives instances, de leur composer un hymne national. Il estime qu'une composition de ce genre ne peut être faite de sang froid et à une époque déterminée.

Selon lui, il faut que les circonstances s'y prêtent, que les sentiments patriotiques d'un peuple soient surexcités et que le musicien soit lui-même inspiré, électrisé par l'idée de la patrie en danger. La *Marseillaise*, dit-il, n'est pas une composition musicale froidement méditée. Elle est l'explosion lyrique du sentiment patriotique.

On ne peut évidemment pas plus commander un air national qu'un poème épique.

Le général Porfirio Diaz, président des Etats-Unis du Mexique, vient de se faire construire, à l'occasion de sa sixième réélection, un train spécial qui est tout simplement un "palais sur roues."

Cette merveille n'a coûté que deux millions six cent mille francs.

Le premier wagon comprend la salle à manger et la cuisine ; dans le second, se trouve le salon d'hon-

neur, avec véranda à l'arrière. Les trois autres sont réservés aux appartements privés du général Diaz et de sa femme. Ce ne sont point les moins somptueux.

Ainsi la chambre à coucher de la présidente, en acajou de Santiago, est tendue de soie crème, décorée et meublée dans le plus pur style Louis XV et les plafonds sont ornés de peintures d'après Watteau et Fragonard.

Ce palais où—naturellement—tout doit aller comme sur des roulettes, donnerait le goût des voyages aux plus sédentaires.

Nos députés n'ont pas, entre tous, le monopole de l'esprit, de la gaieté et des fines réparties. Il n'y a qu'à Ottawa que l'on s'amuse.

Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'analytique de la séance du Parlement anglais du 13 décembre.

Nous ne citerons qu'un petit passage de cette séance qui fut particulièrement joyeuse.

M. Powell Williams (en réponse à la question d'un député).—Le nombre des chevaux débarqués dans l'Afrique du Sud a monté à 117,730 ; celui des mules à 64,730. 5,689 chevaux et 1,997 mules sont morts pendant le voyage.

M. Healy (député irlandais).—L'honorable gentleman peut-il nous dire aussi combien d'ânes ont été envoyés dans l'Afrique du sud (Eclats de rire sur plusieurs bancs).

Aurait-on trouvé mieux ici ?

Ce n'est pas certain !

Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche imprimant, suivant la coutume allemande, tous leurs titres, tandis que suivant les lois de la mode leurs cartes devraient porter les noms de *Wilhelm* ou de *Franz Josef*.

Le prince de Galles, d'une correction toute britannique, a deux sortes de cartes—au choix. Sur les unes on lit : *Albert Edwards* ; sur les autres : *Le prince de Galles*.

L'ancien imprimeur des Tuileries a longtemps conservé un exemplaire des cartes de visite de Napoléon III. Les cartes de l'empereur étaient d'un blanc extraordinaire et du plus brillant. Ajoutons que cette blancheur était due à un enduit spécial à base d'arsenic, fort dangereux du reste, et auquel on a dû renoncer.

Les Chinois qui, lorsqu'il s'agit de l'ancienneté, sont toujours les premiers, prétendent avoir employé les cartes de visite dès le temps de Confucius.

En Corée, les cartes avaient au moins un pied carré. Quant aux sauvages du Dahomey, ils s'annoncent mutuellement leurs visites au moyen d'une planchette de bois sculptée. Les natifs de Sumatra ont aussi leur "bristol" ; c'est un morceau de bois orné d'un nœud en paille et d'un couteau.

L'héroïsme des femmes boers, qui demandaient des armes et voulaient combattre aux côtés de leurs maris et de leurs fils pour la défense du sol natal, a soulevé dans le monde entier beaucoup d'admiration et un peu d'étonnement. Le courage militaire est chez les femmes moins rare qu'on ne pense, et cela ne doit pas nous surprendre, puisqu'elles nous donnent, en tant de circonstances, de magnifiques exemples de vaillance et de fermeté dans la douleur.

Sans remonter jusqu'à Jeanne d'Arc et sans évoquer le souvenir mythologique des amazones, de nombreuses femmes ont affronté la mort sur les champs

de bataille. On en cite dans tous les pays ; en France, il y en eut plusieurs qui, pendant les guerres de la Révolution, portèrent l'uniforme, le sabre ou le fusil ; il en est en Allemagne, en Autriche, ailleurs encore, dont on garde et dont on honore le souvenir. Un journal autrichien rappelait, ces jours-ci, les noms de deux de ces guerrières. L'une est enterrée dans un cimetière de Vienne ; elle vécut au XVIII^e siècle, s'engagea dans l'armée et fit plusieurs campagnes. Malgré son courage, elle ne s'éleva jamais très haut, puisque, dans le peuple, son modeste monument s'appelle le "tombeau de la caporale". L'autre appartient au XIX^e siècle. Elle était née à Milan et se nommait Francesca Scanagatta. Fille d'un militaire et sœur d'un élève officier, elle avait pour les armes une vocation si forte, que, son frère étant tombé malade, elle lui déroba son uniforme et entra à sa place à l'Académie militaire de Wiener-Neustadt. Elle fut aidée en cela par le médecin de l'Ecole, qui, connaissant la jeune fille, consentit à se faire le complice de cette supercherie en lui gardant le secret.

Francesca Scanagatta, à sa sortie de l'Ecole, fut envoyée comme porte-drapeau, en 1797, au 6^e régiment-frontière. Elle prit part au siège de Gênes, et se distingua si bien par son courage, qu'elle fut promue sur le champ de bataille au grade de lieutenant. Pendant dix ans elle fit avec l'armée toutes les campagnes, et ne rendit ses galons qu'en 1804 pour épouser le major Spini. Elle se retira plus tard à Milan, où elle mourut en 1805, après être, jusqu'à son dernier jour, demeurée fidèle à la cause de l'Autriche. De même qu'elle avait donné, pendant la première partie de sa vie, l'exemple des vertus militaires, elle donna, dans la seconde, celui des vertus conjugales. Aussi, par une juste récompense, l'accomplissement de ce double devoir lui valut-il, lorsqu'elle eut perdu son mari, de toucher deux pensions de retraite, l'une comme ancien lieutenant, l'autre comme veuve de major.

Le Club des divorcés, de création récente, a son siège à San-Francisco (Californie). Jusqu'à présent, il n'admet que des hommes, mais nous ne voyons pas pourquoi les femmes n'en fonderaient pas de leur côté un semblable, à l'usage des personnes de leur sexe, sorties, pour une raison ou pour une autre, des liens du mariage.

Un de nos confrères américains est allé trouver le secrétaire du club pour avoir des renseignements. Voici, d'après le *Journal illustré*, quelques détails sur l'interview. Le reporter a demandé entre autres si le club était florissant.

"Comment donc, a répondu le secrétaire, mais les demandes d'admission nous arrivent par centaines. Ne croyez pas pourtant, a-t-il ajouté, que notre association soit un club dans le genre des cercles comme il y en a tant, un lieu de distraction mondaine. Non pas. C'est un centre de propagande.

—Et votre propagande réussit ? a demandé son interlocuteur.

—Au delà de nos espérances. Presque chaque jour, nous avons la consolation de sauver des imprudents qui, sans nous, seraient devenus, dans six mois, membres de notre club, c'est-à-dire auraient divorcé."

Pour l'édification du reporter, le secrétaire a passé en revue les sociétaires :

"Notre président, a-t-il dit, est un homme excellent, que sa femme a quitté, parce qu'il fumait : le fondateur de l'association a déplu à la sienne, parce qu'il rêvait (ou ronflait ?) la nuit ; l'administrateur, un parfait gentleman, a vu sa moitié solliciter le divorce, parce qu'il s'était permis de lui faire des observations au sujet de ses dépenses de toilette. D'autres refusaient de mener leurs femmes au théâtre ou au café-concert ; d'autres ne consentaient à dîner chez leurs beaux-parents qu'une fois par semaine ; d'autres enfin ne voulaient pas de chiens chez eux. Il y en a qui ont vu la paix de leur foyer détruite à la suite d'une discussion sur la politique, sur l'art, sur la cuisine, moins encore."

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous discontinuons la publication des analyses graphologiques dans notre journal. Nous publierons celles reçues jusqu'à ce jour seulement. Notre graphologie ne fera à l'avenir que des analyses détaillées par lettre particulière, au prix de 50 centins chacune.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Laura.—Vous me dites que vous avez de jolis yeux, un beau maintien, et une taille élégante ; je laisse cela aux jeunes et à ceux que cela intéresse. J'étudie vos défauts et qualités : dont voici un résumé, irréflexion ; étourderie ; naïvetés d'enfants ; sensibilité ; tendresse ; amoureuse ; toujours prête à vous sacrifier pour le bonheur des autres ; philanthropie ; économie imposée ; la douceur est une qualité secondaire ; absence de goût artistique et de manières cérémonieuses ; sans gêne ; vous dites votre manière de penser en peu trop franchement.

R. Clémence.—Vues larges ; aspirations grandes et relevées ; jugement sain ; ordre ; fermeté ; douceur ; esprit de soumission ; sans bassesse ; franchise loyale ; sensibilité contenue. Ecriture au crayon, résultat incomplet.

Sensitive.—Délicatesse ; politesse ; ordre ; franchise ; imagination pondérée ; jugement sain, clair et précis ; douce ; aimante ; sensible ; mais très orgueilleuse et personnelle ; susceptible et quelque peu jalouse ; impatience ; franchise naïve ; caractère encore enfant ; juste milieu entre idéaliste et logicien ; capable d'acquiescer de grandes connaissances ; volonté faible ; amour du confortable ; sans largesse ; amour du convenu ; réserve ; inactivité ; sens esthétique ; amabilité ; charme ; gaieté ; douceur ; indécision.

E. Gillette.—Orgueil excentrique et de supériorité ; vous aimez à attirer l'attention par des moyens étranges ; vous vous croyez supérieure aux autres soit par vos talents ou position sociale ; timidité ; nature convergente, passionnée ; gourmandise ; susceptibilité ; jalousie ; économie ; imagination trop vive causant confusion d'idées ; vivacité ; esprit d'accaparement ; ténacité ; recherche du mieux ; aime à se perfectionner ; retour sur le premier mouvement ; prudence ; ordre ; sensibilité ; aime ou hait avec passion ; esprit peu clairvoyant ; franchise.

Brise-Fer.—Inflexibilité ; nature ne cédant jamais ; tendance au but ; droiture ; amour du devoir ; défiance ; imagination trop vive ; nature personnelle ne voulant jamais sacrifier son bonheur

INSTITUT DU DR. W. LYONS GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

LA FILIERE

Un petit rhume, puis un gros, puis toutes sortes de misères. Le Baume Rhumal coupe court à tout cela.

Mme Ulysse Bherer

Malade au lit depuis plusieurs semaines, prend les PILULES ROUGES et à l'étonnement de ses parents et amis, reconvoit la santé



MME ULYSSE BHERER

GES, ne sont que pour les maladies des femmes et ne doivent être prises que par les femmes souffrant de maladies propres à leur sexe. Les PILULES ROUGES ne sont pas une médecine annoncée pour guérir tous les maux, comme les autres médecines qui sont sur le marché, et annoncées pour guérir toutes les maladies propres au genre humain.

Les PILULES ROUGES guérissent toutes les maladies particulières aux femmes ; comme le mal de tête, les points dans les côtés, douleurs dans le dos, tiraillements dans le bas-ventre, le beau-mal, irrégularités, constipation, mal entre les épaules, palpitations du cœur suivies d'affaiblissements, brûlements d'estomac, mauvaise digestion, étourdissements, nervosité ; elles font disparaître cette pâleur livide, ces cercles noirs autour des yeux ; elles guérissent les maux de tête et font désenfler les pieds et les mains ; elles donnent de la force aux femmes pâles et faibles et aident aux jeunes filles dans leur période de croissance, et les femmes mariées trouvent dans ce remède le courage et la force de supporter les troubles qui leur viennent en élevant leur famille ; elles sont le remède par excellence à prendre pour les femmes qui souffrent du retour de l'âge.

TÉMOIGNAGE DE MADAME U. BHERER

« Je dois une dette de reconnaissance aux PILULES ROUGES et aux médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, qui m'ont soulagée de mes douleurs et guérie de tous mes maux.

« Lorsque j'ai commencé à prendre les PILULES ROUGES, j'étais au lit depuis quatre semaines et mes forces étaient complètement épuisées. J'étais devenue pâle, faible et fiévreuse. Mon mal augmentait tous les jours, et malgré les soins de mon médecin, mon état empirait au lieu de s'améliorer. Mon mari était découragé et mes amies pensaient que j'allais mourir. J'étais devenue sourde et j'endurais des douleurs dans tous mes membres.

« Une de mes amies, Mme Trudel, voyant mon état précaire me conseilla de prendre les PILULES ROUGES, elle y avait grande confiance, vu qu'elle s'était guérie elle-même avec ce remède. A peine avais-je pris la première boîte que j'étais assez forte pour m'asseoir dans mon lit, et au bout de trois mois, j'étais complètement guérie de tous mes troubles, et devenue plus forte que jamais, bien portante et heureuse.

« Les médecins spécialistes m'ont aussi bien aidés avec leurs conseils et les bonnes lettres qu'ils m'envoyèrent. Depuis ce temps, je conseille et recommande les PILULES ROUGES aux femmes malades et toutes me remercient, comme moi-même j'ai remercié Mme Trudel, de m'avoir enseigné le remède qui m'a rendu la santé.

MME ULYSSE BHERER,
Allen's Mills, Co Portneuf, P.Q.

Les Médecins Spécialistes qui ont guéri Mme Bherer, et qui guérissent toutes les dames qui s'adressent à eux, sont à leur salon de consultation, au No 274 rue St-Denis, Montréal, et peuvent être consultés tout à fait gratuitement tous les jours de la semaine. Mme Bherer n'a pas été capable de venir à Montréal, pour les consulter ; elle leur a écrit, et ces Messieurs, par le bon traitement et les bons conseils qu'ils lui ont donnés, l'ont guérie.

Ils feront la même chose pour vous si vous souffrez et si vous êtes dans le doute sur ce que vous avez à faire pour revenir à la santé. Les consultations données par les Médecins Spécialistes sont gratuites, il ne coûte pas un sou pour les voir, et nous encourageons beaucoup les femmes malades à aller les voir ou à leur écrire, elles en retireront de grands bénéfices et la guérison de leurs maux.

Nos PILULES ROUGES se vendent 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50 ; envoyées par la maille au Canada et aux Etats-Unis sur réception du montant. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

Les guérisons obtenues par les PILULES ROUGES, surprennent toutes les femmes et laissent un grand nombre d'incrédules parmi elles. En effet, il paraît impossible qu'un remède puisse rendre des services si efficaces et réaliser des guérisons si merveilleuses. Cependant, si les femmes malades se donnent le trouble de s'informer avec soin et de réfléchir un peu, elles trouveront bien vite la raison qui fait que les PILULES ROUGES de la Cie Chimique Franco-Américaine, guérissent toujours les femmes qui les prennent avec soin et avec patience.

En effet, les PILULES ROUGES

ne sont que pour les maladies des femmes et ne doivent être prises que par les femmes souffrant de maladies propres à leur sexe. Les PILULES ROUGES ne sont pas une médecine annoncée pour guérir tous les maux, comme les autres médecines qui sont sur le marché, et annoncées pour guérir toutes les maladies propres au genre humain.

Les PILULES ROUGES guérissent toutes les maladies particulières aux femmes ; comme le mal de tête, les points dans les côtés, douleurs dans le dos, tiraillements dans le bas-ventre, le beau-mal, irrégularités, constipation, mal entre les épaules, palpitations du cœur suivies d'affaiblissements, brûlements d'estomac, mauvaise digestion, étourdissements, nervosité ; elles font disparaître cette pâleur livide, ces cercles noirs autour des yeux ; elles guérissent les maux de tête et font désenfler les pieds et les mains ; elles donnent de la force aux femmes pâles et faibles et aident aux jeunes filles dans leur période de croissance, et les femmes mariées trouvent dans ce remède le courage et la force de supporter les troubles qui leur viennent en élevant leur famille ; elles sont le remède par excellence à prendre pour les femmes qui souffrent du retour de l'âge.

Les médecins spécialistes m'ont aussi bien aidés avec leurs conseils et les bonnes lettres qu'ils m'envoyèrent. Depuis ce temps, je conseille et recommande les PILULES ROUGES aux femmes malades et toutes me remercient, comme moi-même j'ai remercié Mme Trudel, de m'avoir enseigné le remède qui m'a rendu la santé.

MME ULYSSE BHERER,
Allen's Mills, Co Portneuf, P.Q.

Les Médecins Spécialistes qui ont guéri Mme Bherer, et qui guérissent toutes les dames qui s'adressent à eux, sont à leur salon de consultation, au No 274 rue St-Denis, Montréal, et peuvent être consultés tout à fait gratuitement tous les jours de la semaine. Mme Bherer n'a pas été capable de venir à Montréal, pour les consulter ; elle leur a écrit, et ces Messieurs, par le bon traitement et les bons conseils qu'ils lui ont donnés, l'ont guérie.

Ils feront la même chose pour vous si vous souffrez et si vous êtes dans le doute sur ce que vous avez à faire pour revenir à la santé. Les consultations données par les Médecins Spécialistes sont gratuites, il ne coûte pas un sou pour les voir, et nous encourageons beaucoup les femmes malades à aller les voir ou à leur écrire, elles en retireront de grands bénéfices et la guérison de leurs maux.

Nos PILULES ROUGES se vendent 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50 ; envoyées par la maille au Canada et aux Etats-Unis sur réception du montant. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

pour celui des autres ; sensuelle ; sensibilité ; susceptibilité ; tendance à la jalousie ; amour du confortable ; largesse mais seulement pour votre bénéfice ; vivacité ; orgueil de vous-même ; prétention ; nature franche et honnête, il y a ruses acquises par l'expérience ; manque d'ordre ; amour des honneurs ; goûts de vie élevée et aristocratique ; nature enthousiaste et romanesque ; n'aime pas à imposer ses idées ; tient à la parole donnée.

Jean Bordeaux.—Orgueil de supériorité et aristocratique ; prodigalité sans générosité ; sensualité ; gourmandise ; vie matérielle ; douceur ; indécision ; dédain de l'étiquette ; sans gêne ; extravagance ; excentricité ; vivacité, mais sans malice ; douceur ; exaltation ; manque d'ordre et de réflexion ; souplesse d'idées ; ténacité ; logicien ; plus réalisateur que créateur ; nature personnelle et susceptible ; dédain des mensonges ; résolutions changeantes ; sensibilité et tendresse ; activité ; injustice ; absence de délicatesse ; vous voyez votre défaut de prodigalité et vous essayez à vous en corriger.

E. Carmella.—Délicatesse ; sens esthétique ; goût gracieux et original ; franchise ; orgueil excentrique ; nature convergente ; sensibilité ; ordre ; ténacité ; prudence ; esprit de soumission ; distraction ; réservé ; plutôt penseur que réalisateur ; douceur ; patience ; propre ; amour du travail ; imagination un peu vive ; économie sans mesquineries ; goûts de vie élevée et aristocratique ; caractère stable ; absence de caprice.

Georgette.—Intuition ; manque de positivisme ; caractère romanesque ; exalté ; chimérique ; amour de l'imprévu ; amour de vous-même ; colère ; impatience ; désordre ; irréflexion ; sensibilité ; tendresse ; émotion ; nature passionnée personnelle ; susceptibilité ; jugement peu sain ; pas de douceur à revendre ; franchise ; naïveté ; sensualisme ; fermeté.

Idéal.—Simplicité ; absence de prétention ; énergie ; volonté résolue ; esprit dominateur ; aime à conduire principalement dans les choses du ménage ; obstination ; ambition ; vivacité ; manque d'ordre ; défiance ; toujours porté à juger en mal ; jugement sain ; présomption ; vues larges ; grandes aspirations ; amour du confortable ; irritabilité ; activité ; culture d'esprit ; dédain des préjugés ; aversion de l'étiquette ; sensibilité ; nature dévouée ; franchise ; empire sur la passion ; la tête gouverne le cœur ; douceur atténuant l'absolutisme de la volonté ; souplesse d'idées.

LE XXIème SIECLE

Dans ce siècle nouveau, le Baume Rhumal guérira encore chaque jour des milliers de rhumes.



Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les jours par au-delà de 10,000 femmes. Efficace, Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cock's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Les Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

Théâtres

THEATRE DE LA RENAISSANCE

On nous annonce la réouverture du théâtre de la Renaissance, par une compagnie, qui doit faire des améliorations considérables à la salle de la rue Sainte-Catherine Est. On est à fournir une forte troupe qui sera en mesure de jouer les meilleures pièces du répertoire français.

SOIRÉES DE FAMILLE

La direction annonce pour le 24 janvier, une des pièces les plus populaires de la Comédie Française *Mlle de la Séguière* de Jules Sandeau. Il paraît qu'au commencement de février, on mettra à l'affiche un drame de salon qui fera sensation dans le monde littéraire. Ce drame est tiré d'un roman de Mme Leprohon MM. Elzéar Roy et Adélar Lacasse sont les auteurs de ce travail.

Bravo messieurs ! Nous aurons enfin de l'inédit.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

La semaine dernière, *La Dame de Saint-Tropez* a valu à ses interprètes un triomphe mérité. M. Hamel et Mme Bouzelli, les deux premiers rôles, pleins de précieuses qualités dramatiques et de sentiment, ont été très fêtés. Ils ont fait applaudir à leurs côtés, Mlle Rhéa, Mme Nozière, Mlle Bérengère, MM. Palmiéri, Bouzelli, Filion, Godeau, du Castel, Labelle, Leurs, etc. Grand succès aussi pour les chansons illustrées par projections, et non par le cinématographe comme on l'avait annoncé.

Pour la semaine du 21 janvier, une grande pièce de Feuillet, *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, est à l'affiche. C'est un roman d'amour très dramatique, mais très moral, et, du commencement à la fin, d'un intérêt palpitant. Il comporte de superbes tableaux, tels que le bal champêtre et les ruines d'Elrun. L'une des scènes les plus remarquables est celle où Maxime saute en bas de la tour d'Elrun pour sauver l'honneur de Marguerite avec qui on l'avait enfermé.

Les principaux rôles ont été confiés à MM. J. Daoust, Bouzelli, Hamel, Filion, Godeau, Palmiéri, du Castel, Grauel, Leurs, Mmes de la Sablonnière et Bouzelli, Mlle Rhéa, Mme Mozière et la petite Bougé (âgée de 7 ans).

Le roman d'un jeune homme pauvre a été monté avec le plus grand luxe par la direction du Théâtre National et ses interprètes sont des artistes dont l'éloge n'est plus à faire. On peut donc s'attendre à une autre semaine de grand succès.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception, à la société de Colonisation, d'une splendide carte géographique des bassins, des rivières Rouge et de la Lièvre. Cette magnifique carte donne une excellente idée du vaste territoire qui reste à coloniser au nord des comtés de Montcalm, Terrebonne et Ottawa.

Nos remerciements.

Nous accusons réception d'une chanson du poète J.-H. Malo, intitulée *Le Nouveau-né*. Comme toutes les productions de cet auteur populaire, c'est épatant ! et ça ne se vend que cinq centins. S'adresser 1898, rue Sainte-Catherine, Montréal.

UNE PANACEE

Contre les affections de la gorge et des poumons, les effets du *Barne Rhumal* sont tout simplement merveilleux.

QUERIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, de dépression mentale, abus du tabac, de l'opium, des stimulants. Envoyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous enverront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
D. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Le Livre de Musique de Claude Angé
Théorie musicale ; 9 tableaux synthétiques ; 400 exercices gradués ; 100 duos et chants variés ; 20 chants avec couplets ; 10 canons à 2, 3 ou 4 voix ; 30 airs militaires ; 30 airs de chasse ; 30 marches et danses ; 80 portraits et biographies des grands maîtres de la musique ; 21 morceaux choisis empruntés aux œuvres célèbres ; 12 chœurs à 2 ou 3 voix. Beau volume de 176 pages, solidement cartonné. Prix franco, 60 cts. Ecrire C. 1234, 'La Presse.'

DR R. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste
ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN
268 rue St-Laurent
Tel Bell : E, 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPENITEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ LE SECRÈTE de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN ONIO
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

GRATIS
Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en métal plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.
The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
de
VERSOLITAIRE
par les
CAPULES L. KIRN
à l'extrait distillé
de FOENICULE PUR
sans Calomel.
M. Kirn se garantit responsable que des Capsules qui portent sa signature.
PAIN, Pharmacien MAISON,
54, Boulevard Edgar-Sabat
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Théâtre National Français
SEMAINE DU 21 JANVIER
Le ROMAN d'un JEUNE HOMME PAUVRE
Pièce en 5 actes, par Octave Feuillet
TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.
MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.
Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. East, 1736
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Tél Marchands 520
Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.
Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine
La semaine prochaine : Michel Strogoff

GRATIS Aux Petits Garçons et Petites Filles
N'envoyez pas d'argent ! Ecrivez aujourd'hui, NOUS NOUS FIONS A VOUS
Cette magnifique montre plaquée en argent, mouvement américain, à remonter. Cette montre tient parfaitement bien le temps et est recommandable sous tous rapports, et en en prenant soin, elle durera des années. Envoyée GRATUITEMENT à tous ceux qui vendront seulement 3 douzaines de chansonnettes françaises à 10c chacune. Ces chansons françaises sont ce qu'il y a de plus nouveau, et sont très populaires partout où on les introduit. Quelques-uns de nos agents les vendent toutes dans une après-midi. Vous pouvez gagner cette jolie montre en quelques heures de travail. Ecrivez aujourd'hui. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, la jolie montre sus-mentionnée.
HOME NURSERY Co.,
67, Ottawa Building, Montréal

C'est facile
de savoir exactement quel escompte vous pouvez avoir sur chaque article de notre magasin par la couleur du ticket qu'il porte.
Le Ticket Jaune veut dire 20 p. c. d'Escompte.
" Rouge " 30 "
" Rose " 40 "
Nous gardons et conservons les marchandises jusqu'à ce qu'on en ait besoin.
RENAUD, KING & PATTERSON,
652, Rue Craig. 2442, Rue Ste-Catherine.

GUERRE AUX CHATS
Nous sommes agents pour la Terrible Carabine Pneumatique "SURE DEATH", qui tue à 150 pieds. Ceci n'étant pas un jouet, ne saurait être classé parmi ces choses telles que généralement annoncées. C'est une véritable et puissante carabine pneumatique faite d'après un modèle valant \$25.00 splendide et finie, les portes en acier en sont nickelées, scrupuleusement essayée à la manufacture avant livraison. Nous en avons un nombre limité à vendre à \$2.50. Elles sont expédiées par express, soigneusement paquetées, tous frais payés, sur réception du prix.
Si vous ne pouvez en acheter, nous vous en donnerons une GRATUITEMENT. Pour cela il vous suffira de vendre trois douzaines de nos magnifiques portraits de la reine à 10 cts. chacun. Ils sont peints de seize couleurs et d'une grandeur de 9 ins, sur 12, prêts à être encadrés. Pour le prix, ce sont des merveilles. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons ces portraits. Vendez les à 10 cts. chacun, retournez nous en le prix et vous recevrez notre Magnifique Carabine Pneumatique Franco.
LA ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO. 646 Dept. TORONTO, Can.

CHOSSES ET AUTRES

— Au Pérou, la principale rue mesure 1500 milles de longueur.

— La guerre de Crimée a duré deux ans et sept mois 1853-56.

— La marine du monde entier emploie environ 2,500,000 personnes.

— En Turquie, on appelle la bicyclette le "chariot du diable."

— Les estimés des travaux pour l'amélioration du port de Sorel s'élèveront à quelques \$500,000.

— La législature du Vermont vient de voter une loi défendant la vente des cigarettes dans cet Etat.

— Le duc et la duchesse d'York, viendront à Ottawa cette année. Ils en ont donné avis au gouvernement.

— Douze millions, soit presque la totalité des ouvriers allemands sont assurés.

— La Californie a produit cette année 14 millions de gallons de vins secs et 7 millions de vin doux.

— Le département des Finances émettra dans quelques jours un nouveau billet de la dénomination de quatre dollars et dont le gouvernement avait ordonné le dessin de la gravure, il y a déjà quelque temps, à l'American Bank Note Company, d'Ottawa. Sur un côté du billet, on voit les portraits du gouverneur général et de la comtesse Minto. Le gouverneur général est dans son costume de Brigadier général, rang qu'il occupait avant de venir au Canada. Au centre du billet une petite scène montrant le Canal du Saut Ste-Marie, au moment où un gros steamer passe par l'écluse. Sur le verso, une vue des édifices du Parlement à Ottawa et de la rivière Ottawa.

CERTIFICAT DE PERSONNES CONNUES

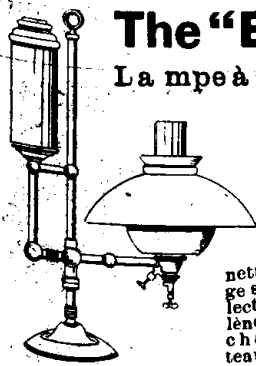
Convent de St-Ferdinand d'Halifax
29 juillet 1900.

J'ai le plaisir de vous informer que les résultats obtenus depuis que nous faisons usage du Vin des Carmes, votre excellent tonique, sont très satisfaisants, et nous nous faisons un devoir de vous donner un certificat, s'il peut vous rendre quelque service.

Votre humble servante,
Sœur Ste Julienne,
Supérieur.

IL SUFFIT DE VOULOIR

Les cas de croup, de diphtérie seraient bien plus rares si l'on soignait la gorge à la moindre atteinte en prenant du *Baume Rhumal*.



The "BEST" La mpe à Gazoline

La lumière la plus puissante du monde. 100 chandelles, 20 heures pour 50 Pas de mèches, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer; éclairage supérieure à l'électricité, l'acétylène et l'huile de charbon. Manteaux de Lumière Auer, Gazoline et Cheminées, en

gros et en détail.

Agents demandés

THE MODERN LIGHT,
1558, rue Ste-Catherine,
(En face de DUPUIS FRERES)

— Les sessions d'Ottawa, Québec et Ontario auront lieu en même temps.

— Une lettre de Pékin nous livre d'horribles détails sur la façon dont est mort Mgr Hammer des missions belges. Les Boxeurs l'ont attaché, revêtu des ornements sacerdotaux, avec la chaînette d'un chapelet. Ils lui ont coupé successivement les phalanges des mains. Puis, ils ont tailladé le corps du malheureux à coups de coupe-coupe, enfonçant du coton imbibé de pétrole dans les plaies et enflammant les mèches.

ORGANES DELICATS

Rien de plus délicat que les organes de la respiration. Le *Baume Rhumal* guérit tous les troubles qui les affectent.

— Mlle Elizabeth Bluehunol a été la première femme reçue médecin; elle a gradué au Collège de Geneva, N. Y., en 1847.

— Le 14 septembre 1712, à Moscou, en Russie, un incendie a détruit 30,000 maisons; les dommages se sont élevés à \$140,000,000.

MERITE SERIEUX

Pour les maux de gorge, de poitrine, le *Baume Rhumal* est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économique.

TIMBRES AMÉRICAINS à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

GRATIS Nous avons récemment introduit de jolis cadres à photographes vraiment artistiques. Splendement décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c. — Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco.

THE COLONIAL ART CO., 47 Confederation Bldg., TORONTO, Canada

La Grande Foule



Qui assiste à notre **VENTE A REDUCTION**, s'accorde à acclamer l'importance de **NOS BAS PRIX**. Tous ont la preuve, que lorsque nous annonçons une

Vente a Reduction

C'EST LA VERITE MEME

Boas, Sous-Vêtements, Cretonnes, Dentelles, Wrappers, Matinées de tous Genres, Jupons, Robes de Nuit, Coton à Tabliers, Serviettes, Etoffes à Robes, Tweeds à Rideaux, Broderies, Flanelles, Etc., Etc.

Sont généralement réduits

A des Prix Inconcevables

Venez juger vous-mêmes si ces **REDUCTIONS** sont réellement des **VALEURS DESIRABLES**.

Nous vous assurons, que jamais auparavant, **BAS PRIX SEMBLABLES** ne vous ont été donnés.

ARCAND FRERES, 111 RUE ST-LAURENT,
COIN LAGAUCHETIERE, MONTREAL.

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS **Etes-vous Grevé?**

GEORGES GARIÉPY, 12 ruelle Elizabeth, souffrait d'une hernie curale double depuis 6 ans, la Compagnie l'a complètement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES
129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Cette importante maison de librairie vient de recevoir de Paris les almanachs Hachette et du Drapeau pour 1901, aux prix de 45c, 60c, 90c et \$1.20, aussi les suivants à 15 cents et 17 cents par poste : Les devinettes pour rire, des Calambours, du Farceur, des Tours de Cartes, Amusant, Guillaume, des Parisiennes, par Grévin, du Charivari, des Jeux de Cartes, du Savoir-Vivre, de la Bonne Cuisine, etc. Un grand choix de livres en tous genres dont voici les dernières nouveautés : Une Vie, les Dimanches d'un Bourgeois de Paris la Maison Tellier, Bel Ami, par Guy de Maupassant, 90c. Heureux ménage, par Marcel Prévost, 90c. Les Idylles antiques, par Paul Fort, 90c. Premier voyage, premier mensonge, par A. Dau det, 90c. Suprême étreinte, par Dusausay, 90c. Balancez vos Dames, par Gyp, 90c. La Téné breuse, par G. Ohnet, 90c.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Fougès est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. **TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS**, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr E. H. KLINE, Ltd.**
931 Arch St., Philadelphia, Pa. Fondée en 1871.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818.

LE TOUR DU MONDE Très jolie illustration, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, de tout intérêt. Sous ce titre : "Boîte aux lettres", des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 23 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 57 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBESITÉ



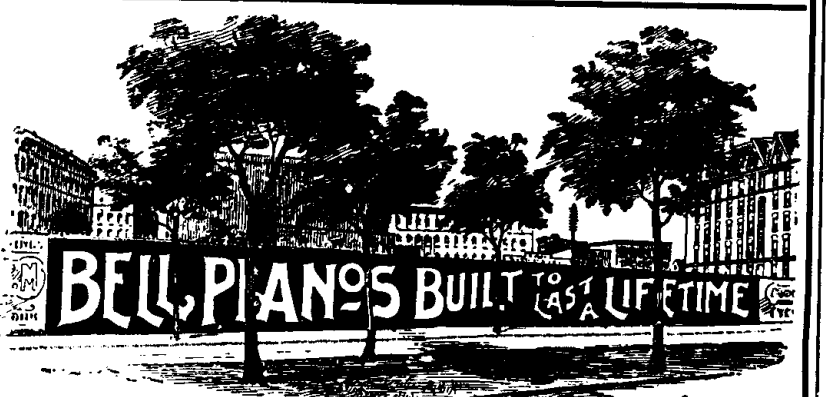
FUCUS PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)



Monsieur X... étant rentré un peu plus tard que ne l'autorise son épouse, attend l'orage...

Venir directement de la manufacture par la propre succursale de la compagnie.



BELL PLANOS BUILT FOR A LIFETIME

SANS AUCUN DOUTE

La Plus Haute Qualité de Piano Manufacturé
Sous le Drapeau Britannique
Entrepôts: **2263, rue Ste-Catherine**

Vendu sans aucun profit intermédiaire ajouté.

GARANTI DE DIX ANS.

Conditions faciles de paiements mensuels.

RIPANS

BONNES RAISONS POUR FAIRE USAGE DES RIPANS

Elles guérissent les désordres gastriques et du fonctionnement de l'estomac et améliorent la santé de tout le système en mettant chaque organe en action.

Elles stimulent la production normale du liquide gastrique.

Elles empêchent la fermentation de se produire dans l'estomac et les intestins.

Elles enlèvent les douleurs gastriques et intestinales.

Elles agissent tout de suite et continuent à agir aussi longtemps que la nourriture fait son travail de digestion.

Elles coûtent cinq cents pour dix pastilles dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,500 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

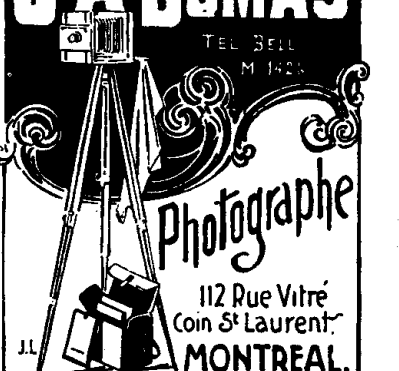
NORMAN H. H. LETT, Ecr. greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 5391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

J. A. DUMAS
TEL. BELL M. 1423



Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

GILLETTE DE NARBONNE

OPÉRA-COMIQUE en 3 Actes de ED. AUDRAN.

QUADRILLE

ARBAN.

No1

Chœur de fête. (1er. Acte)

PANTALON.

Musical score for No1, Chœur de fête. (1er. Acte). The score is in 2/4 time and G major. It consists of two systems of piano accompaniment. The first system starts with a forte (f) dynamic. The second system starts with a fortissimo (ff) dynamic. The music features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes in the right hand, and chords and eighth notes in the left hand.

CODA.

Musical score for CODA. The score is in 2/4 time and G major. It consists of two systems of piano accompaniment. The first system starts with a fortissimo (ff) dynamic. The music concludes with a final chord marked with the word "FIN".

Ronde de Claudine.

Musical score for Ronde de Claudine. The score is in 2/4 time and G major. It consists of two systems of piano accompaniment. The first system starts with a piano (p) dynamic. The music concludes with a final chord marked with the word "D.C." (Da Capo).

No2

Chanson militaire.

ETE

Musical score for No2, Chanson militaire. The score is in 2/4 time and G major. It consists of two systems of piano accompaniment. The first system starts with a forte (f) dynamic. The music concludes with a final chord marked with the word "FIN".

Couplets de Roger.

Musical score for Couplets de Roger. The score is in 2/4 time and G major. It consists of two systems of piano accompaniment. The first system starts with a piano (p) dynamic. The music features triplets and accents. The score concludes with a final chord marked with an accent (^).

p *D.C.*

DUO. "Souvenirs des jeunes ans."

No 3
POULE.

p

Chœur des officiers.

f

CODA.

f

Chœur. "La cloche ici"

FIN

p *D.C.*

Chœur. "Sautons comme des fous"

No 4
PASTOURELLE

f

En avant Briquet.

First system of musical notation for 'En avant Briquet.' It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has two sharps (F# and C#). The first measure is marked 'FIN'. The second measure is marked 'p' (piano). The music features a melody in the treble clef and a bass line in the bass clef.

Second system of musical notation for 'En avant Briquet.' It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has two sharps. The first measure is marked 'mf' (mezzo-forte). The music continues with a melody in the treble clef and a bass line in the bass clef.

Third system of musical notation for 'En avant Briquet.' It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has two sharps. The first measure is marked 'D.C.' (Da Capo). The music concludes with a melody in the treble clef and a bass line in the bass clef.

Choeur. " Quand la trompette sonn."

No 5

FINALE.

First system of musical notation for the Choeur. It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has two sharps. The time signature is 2/4. The first measure is marked 'p' (piano). The music features a melody in the treble clef and a bass line in the bass clef.

Second system of musical notation for the Choeur. It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has two sharps. The first measure is marked 'f' (forte). The music concludes with a melody in the treble clef and a bass line in the bass clef.

FIN 1re et 3me Fois

Third system of musical notation for the Choeur. It consists of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has two sharps. The music concludes with a melody in the treble clef and a bass line in the bass clef.

Chœur de soldats.
2me et 4me Fois

The first system of the musical score for 'Chœur de soldats' consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has two sharps (F# and C#). The music begins with a 'D.C.' (Da Capo) instruction. The first four measures are marked with a piano (*p*) dynamic, while the subsequent measures are marked with a forte (*f*) dynamic.

The second system continues the musical score for 'Chœur de soldats'. It consists of two staves in the same key signature. The music concludes with a 'D.C.' (Da Capo) instruction at the end of the system.

Galop. Chœur. " Ah ! quel plaisir "

The first system of the musical score for 'Galop. Chœur' consists of two staves. The time signature is 2/4. The key signature has two sharps. The music begins with a piano (*p*) dynamic and concludes with a forte (*f*) dynamic.

al coda. Couplets de Claudine.

The first system of the musical score for 'Couplets de Claudine' consists of two staves. The key signature has two sharps. The music begins with a fortissimo (*ff*) dynamic.

The second system continues the musical score for 'Couplets de Claudine'. It consists of two staves in the same key signature, maintaining the fortissimo (*ff*) dynamic.

CODA.

The first system of the musical score for the CODA consists of two staves. The key signature has two sharps. The music begins with a 'D.C.' (Da Capo) instruction and a fortissimo (*fff*) dynamic.

The second system continues the musical score for the CODA. It consists of two staves in the same key signature, concluding the piece.

LE DRAME DE ROSMEUR

DEUXIÈME PARTIE

LES LUTTES DU CŒUR

(Suite)

— Elle était si belle ! — gronda sourdement l'ancien magistrat. — Je ne pouvais me faire à cette idée qu'elle me repoussait pour appartenir à un autre. J'ai cru que je deviendrais fou quand j'ai su qu'elle s'était enfuie pour aller retrouver le jeune homme. Je l'ai mieux aimée morte.

Il était effrayant en prononçant ces paroles.

— Tu m'as toujours affirmé que tu ne l'avais pas tuée, fit Dargentré avec une certaine gravité.

— Je ne l'ai pas tuée, râla Hippolyte de Myriès.

L'ancien ministre eut un geste d'indifférence ou plutôt le geste d'un homme qui chasse un scrupule désagréable.

— D'ailleurs, le médecin n'a relevé aucune trace de violences : son rapport en fait foi. Il a conclu à la mort par congestion ou embolie, je ne me rappelle plus. Ce sont les stupides précautions qui ont embrouillé l'affaire et éveillé les soupçons de Kerjan.

— Quelles stupides précautions ? balbutia Hippolyte.

— Mais cette substitution de cadavres, la supposition de la mort à Nice. Sais-tu qu'à des juges vétilleux cela paraîtrait plus que louche ? Car, enfin, celle-ci a été enterrée comme inconnue et celle qui est morte à Nice a bénéficié de son état-civil. Il fallait donc qu'elles se ressemblassent terriblement, ces deux enfants ?

Au lieu de répondre, M. de Myriès prit dans son secrétaire une petite boîte en carton d'où il tira deux photographies, les pareilles de celles que Lebreton avait montrées à Kerjan. Et comme Kerjan, l'ancien ministre jeta un cri :

— Mais c'est la même que tu me montres-là !

Et, comme Lebreton avait répondu à Kerjan, M. de Myriès répondit à Félix Dargentré :

— Ce sont les portraits des deux sœurs : l'une, Jeanne, fille naturelle, de quatre ans plus âgée : l'autre Blanche, la morte de Rosmeur !

— Fort bien. Mais comment t'y es-tu pris pour faire passer l'une pour l'autre ?

— J'ai attribué à Jeanne, la fille illégitime, l'état-civil de sa sœur.

— En ce cas, n'était-il pas plus simple de donner à celle-ci l'état civil de l'autre ? Pourquoi l'as-tu laissée enterrer comme une inconnue, rendant ainsi plausibles, par la bizarrerie de ce fait, les soupçons de ce Kerjan ? Pourquoi, surtout, n'es-tu pas venu reconnaître le pauvre cadavre et as-tu laissé planer une accusation sur la tête de ce malheureux garçon qui en est devenu fou ?

Il y eut un instant de lourde incertitude, après lequel Myriès répondit :

— Parce que j'étais fou moi-même, parce que je haïssais ce jeune homme, cause de ma souffrance, et qu'elle avait quitté Paris pour venir le rejoindre. Et si j'avais dit son nom, si je l'avais reconnue, si l'inspection avait recherché un autre coupable, fatalement j'aurais été impliqué dans l'affaire. J'étais déshonoré plus encore qu'elle. Il aurait fallu indiquer les motifs de son départ et du mien, et, alors, il suffisait d'un collègue malveillant, et j'en comptais plusieurs, — pour m'entraîner peut-être aux pires conséquences. Devant ce luxe de raisons écrasantes, j'ai perdu la tête.

Félix Dargentré eut le même geste dubitatif que précédemment.

— Mais non, mon cher, — il me semble que tu ne l'as pas perdue du tout, car tu as déployé la ruse d'un Peau-Rouge. Qui s'est douté à Lannion que tu étais le principal intéressé en cette affaire ? Personne n'a eu le moindre soupçon. Tu avais eu l'habileté de descendre à Saint-Brieuc, chez ton ami Ferreix. Lui et Lorrain n'y ont vu que du feu. Au reste, Kerjan lui-même, qui pressentait la vérité, n'a jamais tourné ses regards sur ton côté. Tu as eu l'air d'un simple curieux et l'on n'a pas poussé plus loin l'hypothèse sur la coïncidence du crime avec tes voyages en voiture ou en chemin de fer de Saint-Brieuc à Lannion.

— Et, pour tout dire, si tu n'étais venu me demander de faire cesser les poursuites, je n'aurais pas même supposé que tu eusses joué un rôle en toute cette lugubre histoire. — Je ne vois donc rien qui puisse t'inquiéter en tout ceci, si ce n'est la menace des confidences possibles des frères Garmin. — Mais ceux-ci n'ont pas parlé pendant sept ans. Pourquoi parleraient-ils aujourd'hui ? D'ailleurs, n'ont-ils pas laissé entre mes mains le témoignage écrit de la part qu'ils avaient prise à ce drame, et ce témoignage suffit à t'innocenter.

Dargentré ajouta avec une expression sarcastique : — C'est égal, tu as une singulière idée de te faire accompagner par ces deux hommes dans ta poursuite de la fugitive. Tu aurais bien pu faire la chose tout seul. Et il faut bien que je sois ton ami pour t'avoir cru contre toutes les apparences.

— Tu trouves que les apparences sont contre moi ?

Le beau Félix se mit à rire.

— Oh ! oui, par exemple, je le trouve, et tout le monde le trouverait comme moi. Toi-même, au temps de ton intégrèr magistrature, tu aurais traité un récit semblable de billevesées et tu ne te serais pas gêné pour en jeter l'auteur sur la paille humide des cachots.

Et son rire sonnait incrédule, ironique, faisant monter et descendre alternativement le sang au visage incolore de l'ex-procureur.

Il s'interrompit brusquement et, regardant Myriès en face, il demanda :

— Mais ce n'est pas tout ça. Qu'attends-tu de moi ? Quel est le service que je puis te rendre ?

M. de Myriès tressaillit.

Après tout ce que venait de dire l'ancien ministre, il lui devenait extrêmement difficile de formuler une demande, d'énoncer même un désir. Tout à l'heure, au moment de l'entrée de Dargentré, il avait cru que rien ne serait plus simple. Maintenant, il croyait remarquer une sorte de réserve, presque de la froideur dans l'attitude de son ancien ami. Il répliqua donc assez vaguement :

— Bah ! tu m'as rassuré avec ta manière d'envisager les choses. Je crois qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer pour si peu. Si je concevais quelque inquiétude fondée, je t'en reparlerais. J'espère que tu ne le trouverais pas mauvais ?

— Parbleu ! fit l'autre, jugeant qu'il valait mieux entretenir cette confiance. Tu sais que tu peux compter sur moi.

— En ce cas, — reprit l'ex-procureur — passons à

d'autres sujets. Et, d'abord, tu restes à déjeuner avec nous ?

— Je ne refuse pas. Mais nous indique plusieurs. As-tu Lucien avec toi ?

— Oui, Monsieur mon fils daigne aujourd'hui m'honorer de sa compagnie.

— Tant mieux, car c'est souvent un joyeux garçon que ton fils. Mais il y a la petite, et devant elle on ne peut rien dire.

— Voilà où tu te trompes. Germaine n'est plus avec nous. Nos belles amies, les dames Ferreix, l'ont prise avec elles à demeure.

— A la bonne heure ! Te voilà rendu à la liberté. Nous allons pouvoir rire à notre aise à table. C'est une excellente idée que tu as eue là de te débarrasser de cette petite. Pourvu que tu n'aies pas en devenant amoureux comme de sa sœur !

L'entrée de Lucien dans le cabinet de travail interrompit cette conversation.

— Ah ! M. Dargentré ! — s'écria le joyeux viveur. — Vous restez déjeuner avec nous, j'espère ?

— Oui, par considération pour toi, mon garçon, répondit le beau Félix sur le même ton de bonne humeur.

Il avait vu naître Lucien et avait toujours ressenti de l'affection pour le fils de son ami. Depuis que celui-ci était arrivé à l'âge d'homme, cette affection s'était corroborée d'une sorte de camaraderie et, grâce à la singulière licence d'allures que prennent les jeunes gens de notre temps, le fils de M. de Myriès avait eu fréquemment Félix Dargentré pour compagnon de plaisirs.

Hippolyte de Myriès s'était marié fort jeune, à peine âgé de vingt-deux ans, et Lucien était venu au monde tout de suite.

Demeuré veuf, le père avait gardé envers son fils une attitude froide et circonspecte qui n'avait pas peu contribué à éloigner de lui le jeune homme, jusqu'au jour où la rencontre de Dargentré et ses sarcasmes auxquels les dehors puritains d'Hippolyte de Myriès n'en avaient jamais imposé aidèrent Lucien à s'émanciper de la tutelle paternelle et même à la ridiculiser effrontément.

Aussi chaque fois que l'ancien ministre venait sous le toit des Myriès, Lucien lui témoignait-il ouvertement ses sympathies.

Peu à peu l'ex-procureur avait fini par en prendre son parti, et en était arrivé à partager, c'est-à-dire à encourager les libertés de langage de son fils. Si le respect en était mort, l'amitié, chose étrange, y avait gagné. Le père et le fils s'aimaient tendrement en dépit des méchancetés qu'ils se jetaient réciproquement à la face.

Aussi, ce jour-là, M. de Myriès fut-il ravi d'avoir son fils pour auxiliaire en face de Dargentré.

Car les quelques phrases qu'il venait d'échanger avec lui avaient inspiré des inquiétudes sur la vieille amitié qui l'unissait au député du Sud-Ouest, et il venait de concevoir tout un machiavélique projet pour resserrer les nœuds qui paraissaient se relâcher.

Il sonna donc le valet de pied et lui donna l'ordre de dresser le couvert de Félix Dargentré.

Le domestique n'avait pas besoin de cet ordre. Il était depuis longtemps au courant. Il répondit donc avec un sourire obséquieux :

— Monsieur peut être tranquille. Le couvert de M. Dargentré est déjà mis.

III

KERJAN

Là-bas, entre Saint-Efflam et Trébeurden, Yves Kerjan poursuivait son enquête avec une sorte de rage.

Il n'était pas un policier dans le monde auquel cet homme singulier n'eût rendu des points. Taciturne à son ordinaire, il avait des heures d'expansion confiante et, alors, c'était plaisir que de l'entendre, tant cet homme atteignait sans effort à la véritable éloquence.

Depuis qu'il avait fait alliance avec Colman Lebreton et son ami Bertie Johnson, Colman s'était mit fièvreusement à la besogne, en se jurant que, fallût-il soulever des montagnes, il mettrait au jour l'effreux secret enseveli dans la tombe de l'inconnue de Rosmeur.

Maintenant l'ancien greffier avait fait son plan et préparé sa campagne.

Vaguement, comme on aperçoit un pâle soleil au travers des brouillards de la grève, il apercevait une apparence de vérité.

Et, pour lui, plus encore que pour ses alliés, s'il était possible, le crime se montrait indéniable.

Mais il fallait en reconstituer la scène, rebâtir tout le drame, et les éléments de cette restitution étaient éparés autour de lui. Il croyait retrouver deux des acteurs de la sombre tragédie dans les frères Garmin. Mais un secret instinct l'avertissait que ces acteurs n'étaient que des comparses. Comment parvenir au véritable personnage ? Comment le retrouver ?

Ce Léopold Lorrain, que jadis il avait souffleté et qui s'était vengé du soufflet par une condamnation à la prison, n'étant lui-même qu'un complaisant, un de ces complices qu'on n'initie pas ou pourquoi des actions une sorte de pavillon couvrant la marchandise d'iniquité. Celui-là avait agi par ordre, rien de plus.

En un certain sens, Lebreton était plus avancé que Kerjan. Les deux photographies qu'il possédait lui avaient déjà permis de risquer une hypothèse. Mais en outre qu'il était très prudent et, en cette qualité, s'était abstenu jusqu'à ce jour de confier ses suppositions à Kerjan, ce qu'il avait trouvé au bout de l'hypothèse l'avait épouvanté et bouleversé.

Car, ce qu'il y trouvait, c'était l'inspiration, ou tout au moins, la complicité de M. Ferreix, le père d'Alix et de Claudine. Or, Colman aimait Claudine, comme Bertrand aimait Alix.

Kerjan, lui, n'avait pas envisagé, cette hypothèse. Plus sagace peut-être que Lebreton, il ne s'était pas arrêté un instant à la culpabilité possible de M. Ferreix. Lui aussi subissait sans s'en apercevoir le prestige de la beauté des deux sœurs.

Il les avait connues plusieurs années plus tôt, alors qu'Alixette avait treize ans et Dina dix. Il les avait vues grandir, se développer, s'embellir, et avait su leur vouer une affection admirative.

Non, les soupçons de Kerjan n'effleuraient même pas Ferreix. Ils cherchaient un autre responsable.

Cet autre responsable, Lebreton, mieux documenté pourtant, ne l'avait pas entièrement deviné.

Ce fut dans de telles dispositions d'esprit qu'Yves Kerjan rencontra dans les rues de Lannion l'aîné des frères Garmin se dirigeant vers la gare.

Quel secret instinct le porta-t-il à suivre son collègue sans se laisser voir, à l'écouter au moment où il prit son billet ? Il n'aurait pu le dire lui-même. Mais comme il avait la poche suffisamment garnie, comme il n'avait plus les soucis de l'hôtel, puisque, à ce moment de l'année, l'hôtel était fermé pour toute la durée de l'hiver, il prit lui-même son billet d'aller et retour pour Paris, monta dans le même train qu'Eustache Garmin, descendit avec lui à Montparnasse, et sans plus le quitter que son ombre, l'accompagna jusqu'à l'avenue Kléber.

Puis, caché dans une porte cochère, il surveilla la sortie d'Eustache, se remit à le suivre et eut cette nouvelle chance de le voir mettre dans son portefeuille les trois billets de mille francs que lui avait donnés M. de Myriès.

Cette fois, Kerjan était renseigné. Une simple question au concierge lui avait livré le nom du locataire que d'ailleurs, il avait deviné. Maintenant, il n'y avait plus de doute. M. de Myriès était en relations "d'affaires," car on n'aurait pu dire "d'amitié," avec les frères Garmin, hôteliers de Keravilio.

Aussi, le soir de ce même jour, l'ancien greffier adressait-il à Lebreton une épître conçue en ces termes :

"Cher monsieur,

"La Providence, car je ne crois pas au hasard, vient de me fournir l'occasion inespérée de faire une découverte qui éclaire d'un jour tout nouveau nos communes recherches de ces vacances.

"J'aurai donc l'honneur de me présenter demain soir, à votre appartement, à moins que vous ne préfériez m'assigner un rendez-vous qui soit mieux à votre convenance."

Et après avoir signé sa missive, Kerjan écrivit sur l'enveloppe l'adresse du destinataire :

Monsieur Colman Lebreton,
15, rue de Rennes—Paris.

Il n'eut point à se rendre chez celui-ci.

Le lendemain, dès neuf heures, au moment où il commençait à déjeuner selon son habitude au café au lait, le garçon de l'hôtel Bergère, où il était descendu, vint l'informer qu'un monsieur désirait lui parler.

Et, sur la réponse affirmative de l'ancien greffier, il introduisit le visiteur qui n'était autre que Lebreton.

Celui-ci accourait, stimulé par la missive que lui avait adressée Kerjan, pressé d'en connaître le sens.

En quelques mots précis, l'hôtelier le mit au courant de ses démarches, les prenant *ab ovo*, lui racontant comment il avait rencontré Eustache Garmin, l'avait suivi jusqu'à la gare de Lannion, puis, l'occasion étant propice, jusqu'à Paris et même jusqu'à l'avenue Kléber, comment il l'avait vu sortir, empochant trois billets de mille francs, de la maison habitée par M. de Myriès.

Certes, la révélation était d'une gravité qui ne pouvait échapper à l'œil perspicace de Colman.

Celui-ci serra chaleureusement la main de son bénévole auxiliaire.

—Vous mettez à tout ceci, monsieur Kerjan,—dit-il,—un dévouement qui me touche profondément. Si les pauvres morts que nous voulons venger étaient de ce monde, ils ne pourraient vous en être plus reconnaissants que je ne le suis.

Kerjan eut ce sourire d'ironique scepticisme qui lui était propre.

—Bah ! vous ne me devez pas tant de reconnaissance que vous le croyez. Sans doute je suis heureux de vous être utile et agréable, mais rien ne me prouve que je ne me venge pas moi-même de mes déboires du passé en aidant à votre vengeance.

Et, le sourcil froncé, les traits contractés, il reprit :
—Croyez-vous donc que la prison injustement subie ne laisse pas une âpre meurtrissure au cœur d'un honnête homme ?

Il ajouta, serrant les poings, avec un fauve ressentiment dans les yeux :

—Ah ! oui, je vous le jure, c'est ma propre cause que je sers en servant la vôtre. Tous les crimes, toutes les mauvaises actions se paient dès ce monde. Il faudra bien que ceux qui m'ont fait du mal l'expient. Tant pis pour eux si votre grief et le mien s'unissent. Ils ont eu la même origine et la même satisfaction.

Lebreton le considérait avec une sorte d'admiration.

Il y avait, en effet, sur ce visage habituellement mélancolique et rêveur, une expression d'énergie farouche, décelant une volonté puissante, capable de soulever des montagnes. Entre ces deux hommes il y avait communauté de nature, et Lebreton aimait à retrouver en autrui les qualités qu'il possédait lui-même.

Depuis deux mois qu'il n'avait vu Kerjan, il n'avait cessé de se tenir en correspondance avec lui. Et les lettres qu'il avait reçu de l'ancien greffier lui avaient révélé un esprit aussi fin que cultivé. Elles avaient éveillé en Lebreton le désir de mieux connaître son acolyte, d'apprendre de sa propre bouche l'histoire d'une existence qu'il devinait aventureuse et en dehors de la banalité.

L'occasion s'offrait à lui d'interroger l'ancien greffier. Il ne la laissa pas échapper.

—Savez-vous, mon cher ami, dit-il, que le récit de votre vie doit être fort intéressant.

—Il n'offre d'intérêt que pour ceux qui m'aiment, répondit assez amèrement l'hôtelier de Saint-Efflam.

L'affectueuse insistance de Lebreton le décida pourtant, et il raconta l'histoire de ses sept dernières années.

A la suite des événements qui avaient brisé sa carrière de greffier, Yves Kerjan n'avait pu supporter la pensée de demeurer à Lannion, sans occupation et

sans vengeance. La condamnation qu'il avait subie n'avait rien de flétrissant. Elle témoignait seulement de sa trop grande vivacité, en même temps qu'elle attestait, la lâcheté de son adversaire.

Mais, aux yeux de la masse qui juge sur des mots, une condamnation est une condamnation.

Kerjan possédait un certain avoir. Le remboursement du prix de sa charge le remit en possession d'une vingtaine de mille francs. Il avait l'esprit aventureux ; il voyagea.

Oe ne fut pas un voyage banal que le sien.

Cet homme, frêle d'apparence, était pourtant de nerfs d'acier. L'Afrique l'attira et, pendant trois années, il en sonda les déserts et les mystères. Sa carabine à la main, il fut un chasseur intrépide. Quand les munitions lui manquèrent, il combattit l'éléphant, le rhinocéros, le lion à l'arme blanche, ou avec la sagaie et l'arc des Cafres, à la façon des *aggagirs* Abyssins.

Pas un seul jour il ne fut malade. La fièvre, qui tue trois blancs sur quatre, ne l'entama même point.

La quatrième année, las de l'Afrique, il alla passer dix mois dans l'Inde, où il fut chasseur de tigres. Il effleura Singapoor, Saïgon, le Tonkin, la Chine. Puis il eut la nostalgie de l'inconnu et, le premier peut-être des Européens, vécut une année entière au milieu des Papons de la nouvelle-Guinée. Enfin, après un tour mouvementé dans les paradis de la Micronésie et de la Polynésie, après un séjour de deux mois sur le cratère du Kilaima, il revint en France.

Six années lui avaient suffi pour voir le monde, moins l'Amérique qui "ne lui disait rien."

Mais ce Breton, bon Français, aimait sa patrie, la petite plus encore que la grande.

Il s'établit à Saint-Efflam, ouvrit un hôtel et, tout de suite, eut une clientèle.

Telle fut, en résumé, l'histoire qu'Yves Kerjan raconta à Colman Lebreton.

La confiance appelait une réciprocité de confiance. Lebreton n'attendit point qu'on la lui demandât.

—M. Kerjan,—dit-il spontanément,—j'ai voyagé beaucoup, quoique pas autant que vous. Mes aventures offrent peu d'intérêt. J'étais officier de marine et retenu par mes fonctions, je n'ai pu, comme vous, m'initier aux usages et aux mœurs des peuples et des races avec lesquels je me suis trouvé en contact au cours de mes pérégrinations. Toutefois, étant observateur, j'ai retenu, presque sans le vouloir, certaines pratiques, certains détails qui sont restés profondément gravés dans mon esprit.

—Et quels sont ces détails qui vous ont frappé ?

—Un entre autres : l'habitude qu'ont les sauvages d'empoisonner leurs armes avec un raffinement tel que la moindre écorchure peut entraîner la mort sans laisser de trace et, surtout, en ne la faisant arriver, en quelque sorte, qu'au terme d'un délai habilement calculé. De telle sorte qu'ils éloignent le soupçon par tous les moyens.

—Cette remarque,—répondit Kerjan,—prouve que vous avez fort bien vu. Je l'ai faite comme vous, cher monsieur, et le résultat de cette observation, si je l'eusse possédé plus tôt, m'aurait grandement servi au moment du crime qui nous occupe.

—Je crois vous comprendre, fit encore Lebreton.—Vous faites allusion à cette goutte de sang mystérieuse retrouvée sur le cadavre.

—Oui, monsieur,—et non seulement à cette goutte de sang, mais surtout à l'étrange conservation du corps et à la souplesse qu'il garda jusqu'au moment de l'inhumation. Or, à ce moment j'ignorais les causes de cette conservation.

—Et... aujourd'hui ?

—Aujourd'hui il est trop tard pour vérifier mon hypothèse. Je n'en demeure pas moins persuadé que la jeune fille a été frappée avec une arme trempée dans une teinture d'euphorbe.

Lebreton tressaillit. Depuis le premier jour, où Kerjan lui avait parlé, il avait retenu cette indication de la goutte de sang.

—J'avoue que, sur ce point,—dit-il,—je ne puis que m'en rapporter à votre propre expérience. Comme vous le dites, il est malheureux qu'on ne puisse véri-

fer l'hypothèse. Il s'est écoulé trop de temps depuis ce lamentable événement.

Kerjan hocha la tête. Puis, posant sa main sur le bras de son confident :

—Non, monsieur, il n'y aurait pas trop de temps, s'il nous était possible de procéder à l'examen du corps. Il y a, en effet, cent à parier contre un que ce corps est, à l'heure actuelle, non pas décomposé, mais momifié. Par malheur, l'exhumation ne peut se faire sans une autorité administrative, dont le premier inconvénient serait de mettre en garde ceux que nous voulons atteindre et convaincre de crime.

Les deux hommes se regardèrent. Une même pensée venait de traverser leur esprit.

—Je crois vous deviner,—dit gravement Kerjan ;—vous vous dites que, peut-être, on pourrait accomplir cette exhumation ?

—Oui, fit Lebreton, souriant de cette prespicacité, vous avez lu en moi. La chose ne pourrait-elle se faire secrètement ?

Les yeux de Kerjan parurent flouter dans la vague. Il répondit sur un ton bizarre, presque chantant.

—Je crois que ce n'est pas possible. Il est assez facile de gagner un fossoyeur. Ce qui l'est moins, c'est de le rendre muet.

Puis, comme s'il eût rejeté une préoccupation de peu d'importance, il ajouta :

—Mais il n'y a là rien qui presse. Commençons par nous assurer que nos voies sont bonnes. Confondre le criminel n'est rien. L'essentiel est de le découvrir, d'abord. Et, pour y arriver, il faut rassembler nos concordances et faire un faisceau de nos preuves. Soupçonnez-vous quelqu'un ?

Lebreton, mis au pied du mur, expliqua que ses soupçons englobaient à la fois M. de Myriès et M. Ferreix.

—Pour ce dernier, dit l'hôtelier, je crois que vous faites fausse route. Avant toute présomption, je le mets hors de cause.

—Vous croyez cela ? s'écria Colman avec un tel accent de joie que Kerjan, le regardant bien en face, eut un sourire.

—Ah ! M. Lebreton, vous êtes amoureux ! Mais laquelle aimez-vous, Aliette ou Dina ?

—Dina, prononça gravement et noblement le jeune homme, livrant sans réserve le secret de son cœur.

Kerjan eut une belle flamme de fierté sur son visage amaigri et brûlé.

—Merci de ne pas m'avoir marchandé votre confiance, dit-il. Aimez-la sans crainte, elle est digne de vous.

IV

DEUX AMOURS

Toute la famille Ferreix était venue, selon son habitude, passer à Paris les trois mois du plus gros hiver, du 15 décembre au 15 mars.

Au voisinage de l'équinoxe du printemps, elle reprenait le chemin de Morlaix d'où la belle saison venue, elle regagnait la vallée du Pontaryar.

A Paris, cette année-là, le logement était changé. En prévision du mariage possible d'Alix, M. et Mme Ferreix avaient décidé de ne point trop s'éloigner de leurs amis Myriès.

En conséquence, ils avaient loué, rue des Ecuries-d'Artois, un magnifique appartement entouré d'un balcon si large qu'il eût mieux reçu le nom de terrasse. Retenu depuis plusieurs mois, ce logement nouveau avait pu être complètement meublé au moment du retour des Ferreix, et c'était une joie pour les trois jeunes filles, car Germaine de Pengoaz était définitivement devenue la sœur d'Aliette et de Dina, de faire connaissance avec le domicile qu'elles n'avaient pas encore visité.

Avec une gaieté de pensionnaires échappées du couvent, elles en visitaient les coins et les recoins, parcourant toutes les chambres, critiquant l'aménagement et la distribution des meubles, les déplaçant à leur fantaisie,—tout cela avec des exclamations, des

cris et des rires bruyants qui eussent fait le désespoir des autres locataires de la maison si la beauté de leurs importunes voisines n'eût suffi à désarmer, en les ensorcelant, les plus revêches maussaderies.

Et, pourtant, cette exubérance de gaieté s'interrompait parfois et les beaux visages de Claudine et d'Alix se voilaient d'un nuage.

Ce nuage, il semblait plus tenace sur le front d'Aliette et, tandis que l'ombre qui passait sur les prunelles limpides de Dina n'était guère qu'un reflet de colère, c'était de la tristesse qui effaçait l'incarnat sur les joues d'Aliette.

Si bien que, le lendemain de leur nouvelle installation, Germaine usant du droit de tout dire qu'on accorde aux plus jeunes, put dire avec un peu de malice à l'airée des deux sœurs :

—C'est pourtant d'ici que tu partiras, Lisette, pour aller à l'église. Heureusement que Saint-Philippe du Roule n'est pas loin d'ici.

—Tais-toi !—s'écria l'interpellée avec une vivacité qui étonna un peu l'enfant—ne me parle pas de cela. Germaine en fut un instant comme abasourdie.

Puis, se raffermissant, elle reprit son insinuation sous une autre forme.

—Oh ! pardon si j'ai été indiscret. Je croyais que c'était une chose décidée et que tu avais accepté mon beau cousin Lucien ?

—Non,—répliqua Aliette nerveuse.—Il n'y a encore rien de décidé. Je n'ai dit ni oui ni non.

Claudine n'avait pas encore ouvert la bouche. En entendant sa sœur s'exprimer en ces termes, elle eut un haussement d'épaules.

—Voilà bien tes réponses habituelles, ma grande. Tu n'auras jamais le courage de prendre une résolution. Tu as pourtant l'âge voulu. Je ne te comprends pas. Non seulement ce garçon ne te plaît pas, mais il t'est même antipathique, et tu ne sais pas lui dire un "non" sincère.

—Oh as-tu pris qu'il m'est antipathique ?—interrogea l'ainée avec un peu d'humeur.

—Me suis-je trompée ?—s'écria Dina ironique. En ce cas, ma chère sœur, je te fais toutes mes excuses. Mets que je n'ai rien dit et donne ton cœur et ta main à cet insupportable fat qui s'appelle monsieur Lucien de Myriès.

—C'est toi qui est insupportable, avec tes railleries et tes paroles aigres-douces. Je voudrais bien te voir à ma place. Est-ce qu'une jeune fille qui va se marier peut savoir si elle aime ou n'aime pas l'homme qu'elle accepte, les yeux fermés, de la main de ses parents ? Claudine éclata de rire.

—Tiens ! tiens ! tiens ! Voilà une formule de doute que tu me n'avais jamais fait connaître Lili ? Eh bien, non, là, vrai, je te savais indécise et molle, mais je n'aurais jamais pensé que ton irrésolution pût aller jusqu'à te laisser marier sans amour. Je puis avoir bien des défauts, ma chère grande sœur, mais je n'ai pas celui là. On ne me fera jamais faire ce que je ne voudrai pas.

Il faut croire qu'un tel entretien avait le pouvoir de porter sur les nerfs à Aliette, car elle rompit violemment la conversation et sortit avec un mouvement d'irritation, laissant sa sœur et Germaine confuses et désolées de la tournure qu'avait prise le dialogue.

Lorsque, un quart d'heure plus tard, Dina, elle-même morose, monta dans la chambre d'Alix, elle trouva celle-ci penchée sur son lit et sanglotant, la tête sur son oreiller, qu'elle mouillait de ses larmes, secouée par les spasmes d'un véritable chagrin.

—Oh ! Lili ! s'écria Claudine en entourant sa sœur de caresses, si j'avais su te faire tant de peine, je me serais coupé la langue avec les dents.

Aliette se redressa et rendit étroitement pour étroitement. Elle retrouvait sa sœur telle qu'elle la connaissait, bonne autant que vive.

Et Dina continua, en essayant avec des baisers les larmes pendues aux longs cils.

—Vois-tu, je sais bien que tu souffres. Tu ne l'aimes pas, cet affreux garçon, c'est l'autre, n'est-ce pas, que tu aimes ?

—Oui, murmura douloureusement Aliette.

—Et tu crains qu'il ne t'aime pas lui ? Eh bien !

Je suis meilleur juge que toi et je puis t'assurer que tu es loin de lui être indifférente. Les amoureux ne savent jamais voir clair dans leurs propres affaires.

Et, s'agenouillant aux côtés de sa sœur, elle jeta les deux bras autour de sa taille.

—Tiens, vois-tu, Liette, je vais faire pour toi ce que je fais pour maman. Je vais t'admirer comme une bête. Tu es si jolie !

—Chut !—fit l'ainée rougissante, en appuyant un doigt sur les lèvres de sa cadette.

—Bah !—se récria celle-ci,—il faut que tu te l'entendes dire souvent pour que tu arrives à le croire, car tu es trop modeste, trop timide. Ah ! si j'avais seulement la moitié de ta beauté, moi !

—Voilà un appel indirect au compliment, coquette ?—répliqua Aliette en riant.—Tu sais bien que tu es mieux que moi ?

—Non, non. Je ne me fais pas illusion sur ma valeur. Je sais fort bien que je ne suis pas laide, mais c'est sans comparaison avec toi. Et puis les blondes sont toujours plus belles que les brunes.—Je disais donc que si j'avais la moitié de ta beauté...

—Eh bien ! Que ferais-tu ?

—Ce que je ferais ? Je commencerais par signifier à mes chers parents qu'ils eussent à garder leur Myriès pour compte. Maman ferait une certaine grimace, mais tu la connais. Elle finirait par se dire : "Après tout, mes filles n'ont pas besoin de se jeter à la tête des gens. Elles peuvent choisir."—Quant à papa, ça l'ennuierait au premier moment, parce que M. de Myriès est un vieil ami, mais il n'est pas homme à sacrifier ses enfants à son amitié.—Et voilà. Je reconquerrais ma liberté en vingt-quatre heures.

Aliette avait souri en écoutant sa sœur, et ses grands yeux s'étaient éclairés. Ils s'assombrirent de nouveau.

—Et, quand je ferais ainsi,—prononça t-elle avec effort,—à quoi cela m'avancerait-il davantage pour cela, lui ?

Ce lui était si plein de trouble et d'angoisse, que la gaieté de Dina en fut brusquement interrompue.

—Ecoute,—fit-elle d'une voix grave.—Je t'ai dit qu'il t'aime... Je suis clairvoyante, tu sais. J'ai lu dans les yeux de M. Johnson. Et d'abord, si tu m'en crois, il n'est pas plus Anglais que moi ; il ne s'appelle pas plus Johnson que l'autre ne s'appelle Lebreton. Ces noms-là sont des "noms de guerre."

—Des noms de guerre ?

—Oui, de guerre, et jamais l'expression n'a été plus terriblement justifiée. Ces deux hommes se tiennent par un lien étroit, par quelque sombre entreprise de vengeance ou de justice dont ils poursuivent l'accomplissement.

Aliette se redressa toute pâle et saisit vivement le bras de sa sœur.

—Oh ! sais-tu que tu me fais peur, Dina ? Sais-tu que ce serait effroyable si ces hommes n'étaient pas dignes de nous ? Car je ne suis pas seule à aimer. J'ai lu en toi, moi aussi. Tu aimes l'autre, M. Lebreton.

—T'ai-je dit qu'ils n'étaient pas dignes de nous ? interrogea Claudine frémissante.

—Non, mais tes paroles sont obscures, pleines de menaces. Elles me remplissent d'épouvante.

Dina, droite, pleine de fierté, se plaça devant sa sœur avec un regard si calme, si sûr qu'Aliette se sentit dominée.

Cette belle fille brune justifiait l'opinion de Lebreton. Elle avait l'âme et le tempérament d'une héroïne. Elle poursuivit :

—Je ne crois pas me tromper, Aliette. Or, je te le répète, ces deux hommes me semblent animés d'un même désir. Ils coururent à une même œuvre. Il a dû y avoir quelque sombre drame en leur vie.

—Mais à quelque sombre qu'ait été ce drame, il ne leur a pas ôté le cœur. Ni l'un ni l'autre ne s'est aperçu de l'impression qu'il a produite sur chacune de nous.

—Et s'ils ont résolu d'imposer silence à leurs cœurs tant qu'ils n'ont pas accompli l'œuvre à laquelle ils se sont dévoués.

—C'est vrai,—soupira Aliette, en baissant le front

avec un gros soupir.—Mais... que faire alors ? Que pouvons-nous tenter ?

—Nous n'avons rien à faire. Il nous faut attendre, —répondit simplement Dina.—Quelque chose me dit que nous n'attendrons pas longtemps. Je dirai même que j'en ai comme une certitude morale.

Elles quittèrent ensemble la chambre et descendirent au salon, où elles trouvèrent leur mère en conversation animée avec Lucien de Myriès. En voyant entrer les deux sœurs, celui-ci accourut pour les saluer.

—Mes enfants,—dit vivement madame Ferreix,—vous n'avez que le temps de vous habiller. Nous dinons, ce soir chez M. de Myriès. M. Lucien vient de m'en porter l'invitation tout-à-fait sans façons.

Elle ajouta, riant en mère complaisante et sûr des avantages de ses filles :

—Et surtout tâchez d'être belles. Il paraît qu'il y aura des amateurs.

Ce ton de la conversation entre Mme Ferreix et ses enfants pouvait donner une idée de l'éducation par trop facile que celles-ci avaient reçue. Elle était au niveau, au diapason de la morale par trop libérale de notre temps, qui laisse à la jeune fille moderne une allure et des manières qui eussent fait frémir d'épouvante les familles d'il y a seulement cinquante ans.

Deux heures plus tard, M. Ferreix, accompagné des quatre femmes, parcourait à pied, vu la médiocre distance, le chemin entre la rue des Ecuries-d'Artois et l'avenue Kléber. Dina n'avait point caché son mécontentement, que la petite Germaine avait souligné de ces mots :

—C'est égal, je remercie le bon Dieu de ce que, depuis cinq mois, c'est la première fois que je m'assois à cette table.

—Bravo, s'écria Claudine, riant à gorge déployée,—voilà un véritable cri du cœur ! Nous nous entendrons toujours Germaine et moi.

—Allons ! allons !—fit paternellement M. Ferreix,—vous êtes méchantes tous les deux. Vous pourriez parler en meilleurs termes, toi surtout, Dina, d'une famille à laquelle notre chère Aliette va bientôt appartenir.

—Moi ? proféra Alix avec un tel cri de détresse que M. et madame Ferreix s'arrêtèrent du coup, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer.

Mais on était au coin de l'avenue de Friedland et de l'Etoile. La bise était glacée et l'endroit mal choisi pour une explication. D'ailleurs, on était lié par l'invitation et l'on était point en avance. M. Ferreix se contenta de dire d'une assez grosse voix.

—Ma chère Alix, ce n'est pas le lieu de risquer des plaisanteries de mauvais goût. Je ne t'y savais pas encline. Tu me l'apprends.

Et il doubla le pas, afin que les femmes se hâtassent elles-mêmes. Cela leur épargnait un accès de mauvaise humeur.

Bien qu'il adorât ses deux filles, M. Ferreix avait un faible pour la cadette. L'aînée était la préférée de sa mère, blonde comme elle.

Emmitouffées de fourrures, les quatre femmes, un peu haletantes, atteignirent enfin la somptueuse demeure des Myriès. Comme elles sonnaient à la porte, Germaine tira rapidement Claudine par la manche et lui souffla à l'oreille :

—Dina, as-tu remarqué ?

—Quoi ? demanda la jeune fille, surprise du ton mystérieux qu'avait la voix de l'enfant.

—Tu n'as pas vu le monsieur qui vient de nous croiser, là-bas, avec un chapeau à haute forme et son collet relevé jusqu'aux oreilles ?

—Non, fit Dina, s'efforçant de discerner dans la nuit de l'avenue une silhouette à peu près effacée que Germaine désignait du doigt.

—C'est M. Lebreton.

—M. Lebreton à Paris ?—murmura Claudine dont le cœur avait battu violemment.

—Mais oui. Pourquoi n'y serait-il pas ?—D'ailleurs, il n'y a pas à en douter. J'en suis sûre. Je l'ai vu comme je te vois, en passant sous le bec de gaz.

La porte était ouverte. M. Ferreix et Alix étaient

entrés déjà. Mme Ferreix revint sur ses pas et appela :

—Allons ! les retardataires, venez vite ? Que faites-vous là, à vous geler sur la porte ?

Dina et Germaine vinrent rejoindre Mme Ferreix. Claudine se sentait le cœur un peu gros. Elle se demandait avec cette susceptibilité particulière qui est chez la femme l'indice de l'amour naissant :

—Comment se fait-il que cette enfant l'ait aperçu et que rien n'ait battu dans ma poitrine au moment où il est passé près de nous ?

Elle n'eut pas le loisir de se complaire en cette mélancolique pensée. Déjà le valet de pied des Myriès introduisait les belles visiteuses dans le salon de l'ancien procureur de la République. Et quand elle se trouva sous le feu du lustre et des lampes allumées, Dina comprit la parole de sa mère :

—Surtout, tâchez d'être belles. Il y aura des "amateurs."

Les "amateurs" étaient au nombre de trois, sans parler de M. de Myriès et de son fils. Au premier rang brillait l'ex-ministre, l'homme d'importance qui avait nom Félix Dargenté, et près de celui-ci le député Léopold Lorrain.

Il y avait aussi quelques femmes, fort jolies et très élégantes, qui inspectèrent les arrivantes avec des yeux ironiques et alarmés.

Mais la beauté d'Aliette et de Claudine était de celles qui bravent tous les examens et s'imposent aux admirations.

Les deux sœurs ne purent se dissimuler leur propre triomphe devant le regard farouche des femmes, trop bienveillant des hommes.

V

L'ÉNIGME

Aliette et Dina étaient des ingénues ayant la conscience de leur pouvoir.

Elles se savaient belles et en étaient heureuses.

Ce soir-là, elles obtinrent un triomphe, quand elles parurent dans leurs magnifiques toilettes. Tout de suite les hommes s'empressèrent auprès d'elles avec une vivacité quelque peu humiliante pour les autres femmes de l'assistance.

M. Félix Dargenté fut le premier à faire montre de cet empressement. Il vint droit aux deux jeunes filles, après avoir salué sommairement M. et Mme Ferreix et, chose tout à fait imprévue, ce fut auprès d'Alix qu'il parut le plus assidu.

Après tout, l'homme, en ces matières, n'est pas le maître de ses sentiments et il obéit à sa nature, selon que le dit le proverbe. Mais, en vérité, cette soudaine inclination de l'ancien ministre ne faisait pas les affaires de M. de Myriès. S'il avait compté sur le concours, c'était uniquement pour qu'il s'attachât à neutraliser les effets de l'hostilité de Claudine.

Dans ce but, l'ancien procureur avait pris soin de le placer à côté de la brune jeune fille. C'était une maladresse.

Pendant toute la durée du repas, en effet, Félix Dargenté ne put contempler Dina que d'un œil oblique, tandis qu'en face de lui, de l'autre côté de la table, l'opulente beauté d'Aliette était directement exposée à ses plus ardents regards.

M. de Myriès comprit la faute de tactique qu'il avait faite alors et qu'il était trop tard pour la réparer. Il s'efforça, en généralisant la conversation de détourner l'attention du dangereux auxiliaire dont l'intervention tournait à son désavantage.

On se mit donc à parler de choses les plus diverses, et comme c'était la première rencontre des deux familles depuis leur retour des bains de mer, ce fut sur ce dernier sujet que s'arrêta le plus longtemps la conversation.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.

2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.

3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'histoires amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

11.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

ROMANS

12.—UN CRIME ETRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.

13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

14.—LES NUITS DE CONSTANTINOPLE. (Le sac de cuir), par F. du Boisgobey, magnifique roman de 286 pages.

15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, puddings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plus sieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.